

L'ILLUSTRATION

section magazine



"Ce qu'il nous faudrait en vérité, c'est un autre Noé..."

Washington : —

La similitude de la température de l'automne dernier avec celle de l'automne 1933, qui précéda la désastreuse sécheresse de 1934, inspire de vives inquiétudes au Ministère de l'Agriculture qui redoute une nouvelle sécheresse ruineuse pour l'été de 1935.

San Francisco : —

Le professeur T. J. See, astronome de l'Amirauté, assure que la sécheresse qui a ravagé les pâturages l'été dernier ne revisitera pas le continent américain au cours de 1935. Il prévoit des récoltes fertiles et abondantes et beaucoup de pluies.

C'est comme lorsqu'il s'agit d'un match de championnat; il y a toujours des gens pour trouver chacun des adversaires supérieur à l'autre. Les deux pronostics mentionnés au début viennent en conflit total et absolu. Pleuvra-t-il comme au temps de Noé et son arche, ou languirons-nous sous la sécheresse?

La chose la plus certaine, c'est qu'il n'a jamais autant plu, à notre connaissance, qu'au cours de l'hiver qui ne se hâte pas de nous quitter. Les nuages ont-ils gardé une provision d'eau suffisante pour nos récoltes de l'été prochain? Ou les citadins devront-ils aller chercher refuge, contre la sécheresse, près des lacs des Laurentides?

Une autre chose certaine, c'est qu'on est moins habitué à prévoir la température estivale que celle de l'hiver. On se préoccupe toujours de savoir comment le Père Hiver doit nous traiter, mais il a fallu la sécheresse de l'été dernier pour engager les amis du baromètre à s'inquiéter de ce que nous réservent les mois de chaleur.

Les observateurs de la nature sont dans le même cas. Ils vous diront volontiers qu'il y aura beaucoup de neige et de froid si les lapins ont un pelage abondant et si les écureuils font de forts approvisionnement de noix; que l'hiver sera doux si la pelure de l'ignon est très mince; que les vents d'hiver seront rigoureux si les arbres se recouvrent d'une mousse abondante au début de l'automne, etc., etc.

Prévoir la température par certaines observations de la nature constitue un petit jeu qui remonte au moins jusqu'au premier homme. N'oubliez pas que Joseph, célèbre pour avoir été vendu par ses frères, prédisait les années d'abondance et les années de misère; il les désignait par les vaches grasses et les vaches maigres.

Si l'on pouvait prévoir les sécheresses avec certitude? Le gouvernement américain y songe, surtout depuis l'aventure de l'été 1934. Le personnel du Bureau de Météorologie a reçu l'ordre de s'inquiéter de la température estivale par tous les moyens, de ne laisser aucun indice sans considération.

Mais les bonnes gens de ce bureau connaissent leur affaire. S'ils ne la connaissent pas, il leur faut tout de même justifier leur emploi. S'ils allaient prédire la sécheresse et que les récoltes seraient abondantes, ou vice-versa? Prudents, les employés du Bureau de Météorologie ont remis un mémoire au gouvernement, dans lequel ils exposent humblement qu'on ne peut prédire les caprices du Père Temps plus d'une semaine à l'avance. Ceux qui prétendent arracher à la nature ses secrets plus que sept jours à l'avance sont des charlatans, disent-ils.

Si vous alliez actuellement au bureau météorologique d'Ottawa pour vous informer de la température qu'il fera au cours de l'été prochain, on vous répondra probablement: "On s'attend à ce que l'été 1935 soit chaud, comme d'habitude."

"On s'attend..." Voyez comme on est prudent. En somme, qu'une tempête de grêle s'abatte sur vos récoltes ou gâchent votre week-end, l'observation restera aussi juste. Car on ne vous aura rien affirmé avec certitude.

Un optimiste, c'est bien l'amiral Byrd, qui croit pou-

voir l'été prochain de fort chaud... On s'attend à ce que l'été 1935 soit chaud, comme d'habitude. En d'autres termes, il se s'attend à ce que l'été 1935 soit chaud, comme d'habitude. En d'autres termes, il se s'attend à ce que l'été 1935 soit chaud, comme d'habitude.

Les nouveaux 'nauséabonds' des pronostics, longtemps à l'avance, au sujet de la température et de la sécheresse. Ces pronostics viennent de l'été 1934, l'été des sécheresses. Un climatologue, pour engager une définition de la sécheresse, c'est un individu qui se frotte les yeux et dit: "Pleuve qu'il y a, pour la pluie, qui ne passe la fin de semaine en campagne." En d'autres termes, il se s'attend à ce que l'été 1935 soit chaud, comme d'habitude.

Pour établir ses pronostics, le professeur See consulte les astres et la loi des machines. Or, les sécheresses ne peuvent toujours finir par pluie. Par ailleurs, les taches solaires, lorsqu'elles paraissent selon certains angles, provoquent infailliblement des orages abondants. Donc, puisque le professeur See a remarqué de nouvelles particularités relatives aux taches du soleil, il prédit, parce qu'il faut qu'il pleuve!

Mais l'embêtant, c'est qu'en dépit des observations de ce docteur professeur, la température continue d'être plus élevée qu'en temps normal sur la côte du Pacifique, exactement comme pendant l'hiver qui a précédé la terrible sécheresse de l'an dernier. Le gouvernement américain se demande donc ce qu'il faut croire des pronostics de son astronome. Tellement que l'administration du pays voisin prend actuellement les mesures nécessaires pour soulager la classe agricole au cours des mois d'été, en prévision d'un retour inopiné d'une saison sans pluie.

Pendant que le professeur See interroge les astres, les climatologues recherchent plus près de nous les causes qui pourront jeter leur influence sur la température au cours de l'été prochain. Les flegmatiques "britons" ont leur recette pour la prédiction du temps. La voici: considérez la pression atmosphérique de l'Amérique du Sud et en Australie, trois mois plus tôt que celle des Samoa, et comparez-la après la conversion nécessaire à l'épaisseur des neiges qui recouvrent les montagnes du nord des Indes. Les deductions de cette comparaison vous permettront de prévoir la température six mois à l'avance sur l'île d'Angleterre.

Décidément, ces Anglais, ils ont le sens de l'humour. Ils nous disent, avec leur petite formule impossible: "Autant celle-là qu'une autre, puisqu'on ne trouve jamais la bonne!"

Ce qu'il nous faudrait en vérité, ce serait un autre Noé. S'il avait pu prévoir que le déluge durerait 40 jours et 40 nuits, et qu'il lui faudrait construire une arche immense pour sauver le genre humain de cette inondation formidable, il pourrait au moins nous dire si l'été prochain sera celui des vaches grasses ou celui des vaches maigres.

En attendant, toute la science des faiseurs de pronostics ne nous dit pas s'il faudra encore une demi-tonne de charbon avant le premier mai...

Deviner la température trop à l'avance, c'est un coup de dés. Dans les villes, où les citadins ne sont pas à même de remarquer le pelage des écureuils ou la mousse sur les arbres, pour décider de l'approvisionnement de charbon, le mieux est encore de s'adapter à la bonne philosophie des stoïciens: on prend le temps, comme il vient. N'empêche que nous connaissons plus d'une jeune fille qui risquerait une consultation chez l'astronome pour savoir s'il pleuvra à Pâques ou si elle pourra endosser son beau manteau neuf; et plus d'un collégien qui voudrait savoir s'il mettra son complet neuf. Et combien de jeunes amoureux voudraient connaître la température qu'il fera le matin de leurs noces?...

POUR VOUS MIESDAMIES

Ce qu'en pense **JOVETTE**

On l'aime bien!



Je ne voudrais pas dire du mal de la vie, mais nous nous connaissons depuis assez longtemps déjà, pour que vous me permettiez parfois de dire ce que j'en pense. D'ailleurs vous êtes là pour rétablir mes erreurs.

Vraiment, les années ont beau accumuler leurs jours avec leurs outrages, leurs plaisirs et leurs leçons, la vie n'est belle que parce qu'elle ment. Le jour où elle nous dévoilerait crûment toute la vérité de ses lendemains, nous ne l'aimerions pas tant.

Et pourtant, on la supplie de nous laisser voir un peu plus loin que l'heure présente. On lui promet d'être sage et de ne pas pleurer s'il y a de mauvais tournants; mais on garde toujours l'illusion qu'il y a du soleil et du bonheur à attendre. Le seul mot qu'elle nous souffle c'est "Espérez."

Menteuse: Si on lui pardonne c'est qu'elle console par un autre rêve. On lui pardonne en attendant le beau mensonge qui nous fera oublier la vieille erreur. On l'aime parce qu'elle nous apporte chaque jour l'espoir avec le soleil; parce qu'elle s'entête à ne pas nous dévoiler le jour où son charme cessera d'exister.

Et si la crainte de mourir demain, aujourd'hui, sur l'heure, nous obsède, nous nous cramponnons à elle pour qu'elle nous garde encore au moins l'illusion que rien ne peut remplacer.

Nous la questionnons, mais au fond, nous avons peur qu'elle parle. On l'aime parce que c'est l'amie silencieuse, qui ne veut pas desserrer les lèvres pour nous apprendre la nouvelle qui nous fera pleurer, et la joie qui sera meilleure en surprise.

On l'aime parce qu'elle ment, quoi qu'elle fasse, et parce qu'elle nous laissera toujours le désir de la posséder et de l'étreindre avec ce désir invoué que nous avons de la vouloir éternelle.

Mais faut-il que ce soit fort, la vie pour entretenir ainsi au coeur de tout le monde cette flamme vivace de l'espoir tétu!

Jovette.

GRAPHOLOGIE

NOTE. — Faites analyser gratuitement votre écriture et celle de vos amis en envoyant un fragment de lettre à notre graphologiste **SABINE SABIN, L'ILLUSTRATION, casier postal 1480 Montréal.**

Rêve d'amour — Oui, naturellement, un jour vous serez heureuse. Il n'y a aucune raison pour que ce désir ne se réalise, surtout si vous persistez dans la tâche que vous avez entreprise. Je comprends que c'est bien dur pour vous, surtout à votre âge, d'avoir charge de famille. Mais au moins vous avez cette consolation qu'un jour prochain vos petits frères, vos petites soeurs deviendront grands, et qu'alors vous pourrez penser à vous-même. Vous êtes jeune, vous avez du talent, du caractère, alors pourquoi désespérer?

Ti-noire — Quel affreux pseudonyme! J'avoue que ce nom baroque me donne tout de suite mauvaise impression. Mais cette impression est vite chassée à vous lire. C'est malheureux qu'avec un goût pareil, vous ne puissiez consacrer à ces études que quelques

rare moments de loisirs. Allez! je vois que vous êtes aussi très sentimentale, tendre et affectueuse. Cela n'est pas un défaut, loin de là! Si j'ai un conseil à vous donner, tâchez de retourner à votre métier d'institutrice, si vous le pouvez. C'est une si noble tâche!

Juinette — La frivolité semble être votre plus grand défaut. Je dis: "plus grand", car vous en avez d'autres, aussi. L'inconstance, l'insouciance, le peu de sérieux. Amie, croyez-m'en, toutes vos sorties ne vous procureront rien de bon. Adonnez-vous plutôt à la musique, que vous aimez, et préparez-vous un avenir.

Scrupule de la rose — Non-aimable lectrice, vous posez trop de questions. J'ignore si vous allez épouser ce jeune homme dont vous me parlez, mais il me semble qu'il est en tous points digne de vous. Vos âges, vos goûts, vos aspirations semblent s'accorder et vous avez beaucoup d'affinités de caractère. Je vous souhaite énormément de bonheur.

Sabine SABIN.

Mondanités

Au profit de la salle paroissiale de Saint-Laurent et sous la présidence d'honneur du R.P. A. Cousineau, un souper du "Bon Vieux Temps" organisé par la Société Saint-Jean-Baptiste sera donné le 4 mars, à l'École Beaudet. Parmi les personnes qui y assisteront, mentionnons: MM. et Mmes Charles LePailleur, Harry Rochon, J.-A. Parent, Emile Bertrand, Victor Lacroix, Odonatien Gagnon, O.-W. Legault, L. Carta, Alphonse Drouin, J.-L. Mathieu, le docteur et Mme J.-O.-H. Authier, MM. et Mmes Arthur Beaulieu, Odilas Jasmin, Antonio Cousineau, Emile Jasmin, Adrien Cousineau, Joseph Saint-Aubin, Hector Lecavalier, Joseph Lapointe, Mlles Claire Gervais, Constance Benoit, Marie-Louise Larose, Simone Jasmin, Laurette Martin, Simone Noël, Anita Martin, Jeanne Larose, Anna Limoges, Yvonne Lacroix, Fernande Lecavalier, Irène Champagne, Gilberte Foisly, Marguerite Cusson, Fernande Bélanger, Madeleine Nantel, Jeanne Métivier, MM. Jean Crevier, René Brien, Marcel Martin, Rosaire Grou, Marcel d'homme, Gérard Jasmin, Marcel L'Heureux, David Rochon, Raymond Foisly, Lucien Desbiens. Pour information, appeler BY. 0558 ou 1108 ou 0335.

Au couvent d'Hochelega — Au couvent d'Hochelega, une partie de cartes, organisée par l'Association des anciennes élèves, au profit des Missions et des enfants pauvres, aura lieu le mercredi, 13 mars, à deux heures et demie, au couvent d'Hochelega. Toutes les anciennes élèves et leurs amies, sont cordialement invitées.

Sous les auspices de l'Aiguille Française aura lieu, le 3 mars, à l'hôtel Queen's une soirée dansante à laquelle M. Henri Bougearel, consul de France, et Mme O. Oligny ont accordé leur patronage. Au début de la soirée, une joute oratoire sur la jeune fille moderne aura lieu entre Mlle Yvette Baulu et M. Louis Kervran et une saynète, sera interprétée par Mlle Lucie Flipo et M. Jean Omnès. Mlle Yvette Cadieux et M. Paul Pélaudeau se feront entendre dans quelques pièces de leur répertoire. Pour renseignements, on est prié d'appeler Mlle Yvonne Rialland, CR. 9954 ou Mlle Yvette Baulu, CA. 5175.

M. et Mme A.-E. Brégent, d'Outremont, annoncent les fiançailles de leur fille, Jeannette, avec M. P.-J. Fennell, fils de M. et de Mme John Fennell, décédés.



N'est-ce pas une gracieuse et juvénile sortie de bal que celle de Mlle Margaret Lindsay. Il s'agit d'un velours corderoy avec un fil d'or courant dans les rayures. Remarquez la ceinture dorée.



Il y a vingt-cinq ans, alors que Leurs Majestés le roi Georges et la reine Marie montaient sur le trône, ce cadeau fut donné par Mlle Marjorie McCabe, pour commémorer le couronnement.

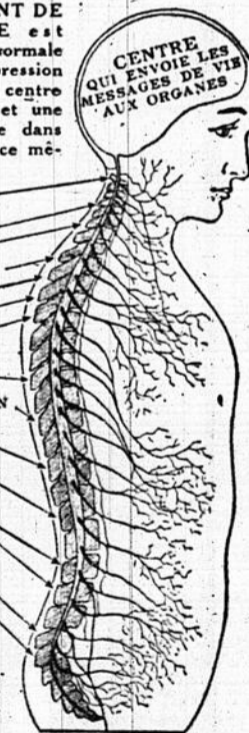
LA CHIROPRATIQUE a prouvé SA VALEUR

LA CHIROPRATIQUE est une méthode scientifique de localiser, dans l'épine dorsale, les pressions sur les nerfs — de trouver la position des segments osseux de la même épine dorsale produisant une pression sur les nerfs, et d'ajuster ces mêmes segments par les MAINS SEULEMENT corrigeant ainsi la CAUSE des MALADIES.

SI AUCUN SEGMENT DE L'EPINE DORSALE est dans une position anormale (subluxation) une pression est produite sur le centre nerveux à ce point et une maladie se développe dans l'organe desservi par ce même centre nerveux.

CENTRE QUI ENVOIE LES MESSAGES DE VIE AUX ORGANES

- TÊTE
- FACE ET COU
- GORGE
- MEMBRES SUP.
- COEUR
- POUMONS
- FOIE
- ESTOMAC
- PETIT INTESTIN
- REINS
- INTESTINS
- APPENDICE
- OVAIRES
- MEMBRES INF.
- VESSIE
- GÉNITAUX



Le CHIROPRATIQUE en ajustant la subluxation corrige la cause du mal.

VOICI DES PREUVES POSITIVES

De récentes recherches par l'École de Chiropratique Palmer montrent les résultats étonnants suivants, obtenus par les ajustements chiropratiques d'après la méthode du H.I.O.

Nombre total des cas:	4000
Nombre de cas se déclarant rétablis:	3041
Nombre de cas se disant améliorés:	590
Nombre de cas déclarant aucune amélioration:	35
Nombre de cas n'ayant fait aucun rapport:	34

Téléphonez dès maintenant pour un rendez-vous.

PLATEAU 8671.

TOUTE INFORMATION SUR LA CHIROPRATIQUE CONCERNANT VOTRE CAS EN PARTICULIER VOUS SERA FOURNIE VOLONTIERS GRATUITEMENT.

Les Chiropraticiens Gradués de Palmer

L. HURTUBISE, D. C.
Suite 517, Edifice University Tower,
660, Ste-Catherine Ouest

Service du H.I.O. de Neurocalomètre et des Rayons-X à leurs bureaux ou à votre domicile.

Garage gratuit durant les visites.

Le courrier de Lucie

L'ILLUSTRATION a retenu les services de Lucie Préchamps qui dirigera désormais cette chronique dans notre édition du samedi soir. Toutes nos lectrices et même nos lecteurs, sont bienvenus à cette colonne; Mlle Préchamps répondra, dans le courrier, à toutes les questions. On voudra bien adresser comme suit: "Mlle Lucie Préchamps, Edition du Samedi soir, "L'ILLUSTRATION", Case postale 1489".

QUESTION. — Un jeune homme que je ne connais pas me salue en me rencontrant sur la rue ou ailleurs. Comme je suis intriguée, je voudrais connaître son nom, mais comment faire?

Mistinguette.

REPONSE. — D'abord, ce jeune homme ne doit pas vous saluer s'il ne vous connaît pas. Evidemment, je base cette réponse sur les conventions sociales. Il aurait très mauvaise grâce à vous parler sans raison sur la rue. Que voulez-vous que je vous conseille? Il n'y a que le hasard pour arranger les choses qui ne s'arrangent pas autrement.

* * *

REPONSE A YOLD. — Je vous citerai: Gétaldy, Marie Noël, Maurice Magre.

* * *

QUESTION. — Une femme ferait-elle mieux de demander à son mari de lui allouer un certain montant chaque semaine pour les frais du ménage, etc., que lui demander à tout propos de l'argent pour payer note par note?

Jeune épouse.

REPONSE. — Vous connaissez mieux que moi votre mari, alors, vous seriez sage de lui soumettre la question. Tout est bien pourvu qu'il ne vous demande pas de comptes trop sévères, mais alors, entendez-vous pour mieux contrôler ce que vous dépensez.

* * *

QUESTION. — J'épouserai bientôt un jeune homme de famille obscure mais très intelligent et travailleur. Mes parents s'opposaient d'abord à ce mariage mais ma mère me donna son consentement. Mon père n'y veut rien entendre. J'ai 26 ans. Je demeure à la ville. Quoique mes parents habitent une campagne de banlieue, ferais-je mieux de célébrer mon mariage où je demeure étant donné que mon père ne veut pas être témoin de ce mariage. Ma mère préférerait que la cérémonie eût lieu dans mon village. Que me conseillez-vous?

Peine et Joie.

REPONSE. — Vu les circonstances, je crois qu'il serait préférable de faire bénir votre mariage dans la ville que vous habitez. Votre mère en aura bien un peu de chagrin, mais songez aussi que la cérémonie serait un peu triste dans votre village, si votre père s'obstine à vous ignorer pour cette circonstance. Ne brusquez rien. Vous avez d'abord l'assentiment de votre mère, ce qui me prouve que vous n'agissez pas à la légère. Si vous ne pouvez convaincre votre père ne lui imposez pas un rôle désagréable, respectez son opinion au moins dans ce détail et soyez assez patiente pour le ramener un jour à une bonne entente.

* * *

QUESTION. — D'après les conseils que vous avez donnés jusqu'ici aux femmes et jeunes filles, je viens vous soumettre une question que je ne soumettrais sans doute pas à mes amies intimes parce que mon orgueil et mon amour-propre et qu'il est des choses que l'on préfère demander incognito. J'ai trente-cinq ans et dans ma jeunesse j'eus de nombreux amis. Mes amours n'ont pas été heureuses et ayant perdu ma mère à l'âge de 22 ans, je dus prendre la responsabilité de la famille qui était assez nombreuse. La plupart de mes sœurs sont mariées et depuis quelques années je travaille. Sans être fortunée, je possède quelque argent et comme je ne m'abuse plus, je crois que ceux qui me courtisent maintenant sont plus intéressés qu'amoureux. Croyez-vous que je fasse mieux de vivre ma vie telle qu'elle est ou d'entrer dans la vie conjugale avec un cœur désabusé et soupçonneux?

Mirian.

REPONSE. — Non, il ne faut pas vous marier sans foi et sans

amour, puisqu'il n'y a que cela qui fasse du mariage une raison de vivre à deux. Mais si je vous parlais très franchement, Mirian, me bouderiez-vous? Eh bien! Je ne crois pas qu'une femme intelligente comme vous me paraîssiez l'être devienne désabusée et soupçonneuse vis-à-vis de l'existence quand elle a d'abord cru en tout cela qui est bon. On peut avoir eu dans sa vie de mauvais tournants. Je comprends cela, mais ne gardez pas de rancœurs qui vous feront vieillir et vous rendront maussade. Allez encore candidement, croyez en l'homme que vous aimez simplement si vous vous défaites de tout ce qui vous empêche de croire. Si vous n'avez rien à lui reprocher que votre manque de foi, à vous, allez vers votre destinée sans demander le bonheur complet et immuable et éternel, mais un peu de bonheur de temps en temps. Vous en aurez assez comme les autres.

* * *

QUESTION. — Je reçois depuis deux ans un jeune homme que mes amies me conseillent d'épouser mais que je ne crois pas aimer assez. Il a beaucoup fait pour moi et sa bonté m'a jusqu'ici retardée de lui avouer vraiment que je ne peux pas en faire mon mari. Dois-je lui dire? Je ne m'ennuie pas avec lui, je sais qu'un autre aura peut-être des défauts plus graves que les siens, mais je ne le considère que comme un bon compagnon à qui je ne voudrais pas faire de peine, mais quant à l'aimer d'amour, je ne peux pas. J'ai longtemps étudié mes sentiments afin de me rendre compte si je pouvais un jour l'aimer vraiment et je constate qu'il est déjà tard pour le congédier. Que me conseillez-vous?

Mimosa.

REPONSE. — Quoi vous conseiller? Le cas est assez clair et pourtant difficile. Il y a deux ans que vous l'étudiez. Il eût mieux fallu vous rendre compte tout de suite mais vous avez agi dans un bon esprit. Alors, sans faire de peine à votre ami, dites-lui que vous ne voulez pas vous marier. Il comprendra mais il gardera peut-être l'illusion que vous n'en aimerez pas d'autre. Ne le revoyez pas, recevez, sortez, distrayez-vous, et je crois qu'après quelque temps vous réaliserez que la tendresse de cet ami vous était plus chère que vous ne le croyez. Faites l'expérience, et alors si vous ne le regrettez en rien, s'il ne vous manque pas, c'est qu'il n'y avait vraiment aucune liaison possible.

Lucie PRÉCHAMPS.



Renvoyés vers la nuque, penchés sur l'oeil, toutes formes flattant le profil individuel. Le modèle de gauche s'appelle le chapeau auréole; il s'agit d'une paille glacée dont la pointe originale soutient un oiseau-de-paradis, noir et rose. A droite, le modèle "coup de vent". Lemonnier, Rose Valois et Suzanne Talbot en sont les créatrices.

Comment on met la table et comment on la débarrasse...

Une table bien mise comprend: du linge propre, de la vaisselle bien nette, de l'argenterie bien brillante; le tout disposé avec harmonie. Une table bien mise est une invitation à avoir bon appétit.

En même temps que l'on prépare la table, on doit disposer sur la desserte les assiettes de rechange, les assiettes de dessert, les tasses à café, le sucre, le petit pot de crème et même le dessert. Le service en est d'autant facilité et plus rapide.

Qui mettra la table et préparera la desserte? Autant que possible la personne qui ne préparera pas le repas. Dans la maison où il y a des enfants ce sont eux qui seront chargés de ce soin. Cependant, si pour une raison quelconque, elle devait faire l'un et l'autre, il serait sage de trouver dans l'obligation de laisser à l'abandon et au risque des coups de

feu les mets qui se préparent.

Un bon conseil: mettez ou faites mettre la table de bonne heure: la vue de la nappe blanche donne aux maris, lorsqu'ils rentrent, l'espoir que le repas est prêt; ce qui leur fait toujours plaisir.

Lever la table semble la chose la plus insignifiante du monde, on peut cependant s'y bien prendre ou s'y mal prendre.

Grouper ensemble les objets de même nature, ayant servi pour les mêmes mets, c'est faciliter la tâche de la personne qui lavera la vaisselle. Aussi faut-il réunir l'argenterie sur un même plateau, les couteaux dans un autre récipient, les verres ensemble, les assiettes ordinaires, par piles séparées.

Les casseroles et les marmittes réunies sur un coin du fourneau seront lavées seulement quand le reste de la vaisselle sera propre. En réalité, après le repas, et sans que les différents ustensiles ménagers aient été lavés, la cuisine doit produire une impression d'ordre.

* * *

La manière de comprendre le service de table dépend en partie du personnel dont on dispose, de la compétence de ce personnel et de la disposition des lieux.

Plus le personnel est ignorant et inexpérimenté, plus il faut réduire le service.

Si la cuisine est éloignée de la salle à manger, c'est une autre raison de grouper les allées et venues de la servante, de faire servir en même temps la viande et le légume, etc. Un

panier bas, à rebords assez élevés cependant pour empêcher le glissement des plats, peut être de grande utilité plus encore pour desservir la salle à manger que pour apporter les différents mets.

* * *

Tout ce qui touche à l'alimentation doit être d'une propreté parfaite: vaisselle, mains et vêtements de ceux qui manipulent les mets, atmosphère du milieu où on les absorbe. Il est donc indiqué de laisser la blouse de travail de la ménagère ou de sa bonne au moment où l'on se met à table et où l'on sert le repas.

Enseigner aux personnes qui sont chargées de la préparation et du service des mets l'importance du silence; il empêche l'ensemencement des mets et la propagation de nombreuses maladies infectieuses.

A. RIEL P. VINET

LES ACCESSOIRES DE POELES, ENRG.

GROS ET DETAIL

Réparations à domicile; Grilles, Briques, Ciment à Poêles

Devant à eau chaude pour toutes marques de Poêles et Fournaises. JACKET HEATER

1111, Demontigny Est Montréal

La mariée

Sur l'orgue, préludant une gamme joyeuse, La musicienne joue, attendant l'amoureuse Qui va dire bientôt le "oui" traditionnel, Tout le village assiste au rite où l'Eternel, Dans la personne auguste et grave du bon prêtre, Viendra rendre à l'amour sa plénitude d'être.

Elle entre, tout émue, et s'arrête au prie-Dieu Près du futur mari; s'agenouille, prie Dieu, Joignant ses blanches mains, de la rendre vaillante. Puis quand le vieux curé, de sa voix chevrotante, Bénit l'anneau, soudain on sent battre son cœur; Et la main de l'aimé est, pour elle, un bonheur Par son attouchement délicat... un peu gauche Nerveusement, sourit, un doux regard, ébauche Vers celui qu'elle adore aussi candidement... D'un magnanime amour, regarde éperdument.

Puis la cérémonie est bientôt terminée, La foule des curieux, au porche, stationnée, Voit passer les heureux que l'Eglise a bénis, On chuchote bien bas: "... Ses tracas sont finis!..."

CLAUDE.

ETABLIE DEPUIS 35 ANS

RESTAURANT THERRIEN ENRG.

Patates Frites, Bière Blanche, Huitres, Hot Dogs, Pâtés au Mouton, Pâtés au Perc-Frais, Langues, Pieds de Porc, Oeufs au Vinaigre, Liqueurs, Cigars, Cigarettes.

1409, rue PLESSIS

:-:

Tél. CHerrier 0121

LES SOULIERS D'ARGENT

(par Temple Bailey)

CHAPITRE XIX

(Traduit de l'anglais spécialement pour l'illustration.)

La tempête qui avait rage à Baltimore durant toute la nuit, se calma de Giles. Amélie, depuis 24 heures, se trouvait immobile sur son lit, attendant de voir si Giles allait venir. Elle avait écrit à son père et le lui avait dit. A son dernier voyage, il avait promis de venir de la part de son père, mais elle n'avait rien vu. Elle avait écrit à son père et le lui avait dit. A son dernier voyage, il avait promis de venir de la part de son père, mais elle n'avait rien vu.

Heureux de garder ainsi Giles à la maison, Amélie nait même une enfant, jeta une note de gilet dans son intérieur qui, pour Giles, semblait une prison. Le soir où le jeune homme avait téléphoné à Joan, Margarida avait préparé un souper de fête, et Amélie se félicitait d'être encore plus que d'habitude. Car après ce coup de téléphone, Giles s'était plongé dans une interminable rêverie. On voulait l'arracher à ses tristes pensées. Amélie avait fait danser le jeune homme presque toute la veille.

— Ah! Giles, je ne me suis jamais tant amusée depuis mon voyage à Paris, dit-elle, véritablement heureuse.

— En effet, jeta Giles, le regard perdu dans un vague lointain, comme en une réminiscence visuelle de leur séjour à Paris, en effet, nous y avons vécu plusieurs journées bien heureuses, après l'Armistice. Te souviens-tu, Amélie, de ce petit restaurant où le patron voulait te faire goûter aux escargots?

— Ne me rappelle plus ce temps-là, lui reprocha-t-elle en mettant sa main sur sa bouche. Tu sais bien que cela me fait ennuyer à mourir...

Pour faire diversion, les deux hommes allèrent s'asseoir près de la grande fenêtre, cependant qu'Amélie montait à sa chambre. Les domestiques, qui avaient participé à cette fête sans motif aucun, se retirèrent à leur tour. Scripps rompit le premier le silence.

— Quelle tempête!

Giles, absorbé de nouveau par sa rêverie, n'entendit pas cette réflexion faite à voix haute. Scripps gravit à son tour l'escalier conduisant aux chambres et Giles demeura seul près de la fenêtre où l'on entendait hurler un vent de rafales, où l'on entendait gémir les hautes vagues de la mer, déchaînées dans une danse furibonde et sinistre...

Lorsque Scripps fut parti, Giles déplia machinalement le petit journal hebdomadaire de Granitehead que José avait apporté l'après-midi même. En première page, une grosse manchette annonçait la mort d'Adelaide Delatfield. En voyant cette nouvelle, Giles se demanda comme tant d'autres l'avaient fait avant lui si la vieille fille et sa nièce s'étaient réconciliées avant la mort d'Adelaide.

Il fit la réflexion que même si la jeune fille avait hérité de tous les biens avunculaires, elle n'en réerait pas moins pour tout cela une jeune fille simple et de sentiments sincères. Il la connaissait trop bien pour croire un instant que les dollars d'une fortune pussent produire chez elle le même effet que sur tant d'autres jeunes filles d'une ambition démesurée. Il se désolait en même temps qu'elle ait si péremptoirement rebuté son amour. Pourquoi? Sans doute parce que le souvenir de Drew était encore trop vivace dans son pauvre petit cœur? Et pourtant, il se demandait si son amitié ne pourrait pas trouver un moyen d'aider cette orpheline dont l'image ne cessait de hanter son pauvre cerveau meurtri.

C'est alors qu'il se leva brusquement, se dirigea vers le téléphone et l'appela à longue distance. Lorsqu'il décrocha, une immense tristesse l'envahit, plus complètement, qu'il l'aurait cru. C'est qu'il venait d'entendre sa voix si douce, tou-

jours si suave. Il resta là un long moment à songer d'elle, à capoter son amour malade de son souvenir. Combien de temps resta-t-il ainsi pensif, levé sur le foyer? Des minutes? Des heures?

Le feu s'était graduellement éteint dans l'âtre. Au dehors, la tempête continuait de faire rage. La fille, possédée par la bourrasque, continuait de réputer contre les vitres de la maison. Giles ne prêtait nulle attention à ces réalisations extérieures, toujours absorbé par son monde intime si douloureux. Puis, il fut soudain tiré de sa torpeur par le crépitement du téléphone. Il eut un sursaut. Qui pouvait bien l'appeler à cette heure avancée de la nuit? Serait-ce par hasard, cette petite Joan?

Il se leva, se dirigea vers le téléphone et décrocha. Il entendit la voix d'un homme qui lui disait que son affection pour elle, Williams avait abandonné la lumière de son phare pour aller chercher le médecin. Que la tempête soudain plus violente vint le plus tôt possible à l'abri de la chambre de son bébé pendant qu'il était encore possible de le sauver.

— Non, dit Giles, les réponses sont trop courtes. Il est inutile que l'homme qui se précipite, ne soit pas sûr que le bébé est en vie. Je n'ai pas le temps de le dire à la mère. L'essentiel est de savoir si le bébé est en vie. Si oui, je vais aller chercher le médecin. Si non, je vais aller chercher le médecin.

— Bien, vous savez, dit-il, le bras domestique qui se signala. Il n'est pas habitué de s'occuper

de la femme qui garde le bébé. Williams avait abandonné la lumière de son phare pour aller chercher le médecin. Que la tempête soudain plus violente vint le plus tôt possible à l'abri de la chambre de son bébé pendant qu'il était encore possible de le sauver.

Il avait maintenant franchi la moitié de la distance qui le séparait de la chambre de son bébé. Il se rappela tout de suite le vent qui soufflait sur son visage et la pluie qui tombait sur sa tête. Il se rappela aussi le bruit de sa lampe de poche qui avait cessé de fonctionner. Il se rappela aussi le bruit de sa lampe de poche qui avait cessé de fonctionner.

La femme qui garde le bébé



"J'espère que la mer sera moins agitée."

Il décrocha fébrilement l'écouteur: "Allo! Allo!"

Mais ce n'était pas une voix de femme. C'était celle de Williams.

— Giles, c'est Williams, dit l'autre, à l'autre bout du fil, d'une voix chargée d'angoisse. Vite, viens à notre secours. Le bébé est dangereusement malade. J'ai téléphoné au médecin, mais il ne peut venir autrement que dans un canot-automobile, à cause de la tempête. J'irais bien moi-même le chercher, mais il est impossible d'abandonner le phare par une bourrasque aussi dangereuse. Les navires n'ont que cette lumière pour garder la bonne route... Si tu peux aller chercher le docteur, tu nous rendras le plus grand service dont tu sois capable.

— Le médecin viendra-t-il si je vais le chercher? coupa Giles.

— Oui, mais je ne sais pas si tu pourras t'aventurer sur la mer par un temps pareil. Mais écoute, la vie du bébé est en jeu.

— Dis à Dilly de ne point per-

dre la nuit sur une mer aussi déchaînée.

Les deux hommes descendirent ensuite en silence vers la grève. Giles prit place dans son canot-automobile pendant que le domestique, toujours silencieux, le regard chargé d'appréhension, dénouait les liens d'amarrage. Le vent leur jetait des paquets d'eau salée à la figure.

Giles se trouvait maintenant en proie à une étrange exaltation. Il parvenait à peine à garder la direction de son canot. Cette lutte contre les éléments lui faisait battre le sang contre les tempes, et il goûtait avec une inexplicable amertume le danger qu'il courait de chavirer à tout instant sur le revers d'une vague plus violente que les autres. Les lames soulevaient le canot automobile comme une coque de noix pour le laisser ensuite retomber dans la mer sans fond. De la neige commençait de se mêler à la pluie, et lui fouettait le visage avec force. Seule, la lumière du phare pouvait le guider dans cette course insensée. Il comprit alors le sens du devoir. S'il n'eut

pas bien le devoir professionnel, mais elle comprenait mal que son mari osât s'aventurer sur une mer aussi dangereuse pour un bébé qui ne souffrait peut-être que de coliques. Elle en fit d'ailleurs la confidence à Giles. Mais ce dernier connaissait trop bien Dilly et Williams. Il savait qu'on ne lui aurait pas imposé une si redoutable aventure pour un cas qui eût pu supporter un délai de quelques heures.

Lorsqu'il eut pris place à côté de Giles, le médecin confia à son guide: "C'est à cause de nos femmes que nous avons tant de tracas et d'inquiétudes. Nous pouvons endurer la souffrance physique aussi bien que la torture morale, mais nous souffrons dix fois plus si c'est notre épouse qui est atteinte."

— C'est vrai, dit Giles. Sans doute pour cela qu'on dit: "Voyage plus vite qui voyage seul".

— Oui, mais il ne sait pas toutes les joies si profondes dont il se prive.

Giles ne prit même pas la peine d'amarrer son canot. Il le traîna sur le sable couvert d'une neige dé-

trempée et les deux hommes s'aventurèrent quatre à quatre les deux sur les autres, conduisant à la grève de Williams.

Dilly, voyant le médecin arriver, se leva et courut à sa rencontre.

Dilly ne répondit rien, elle se contenta de le regarder pendant qu'il examinait le bébé.

Dilly répéta: "Williams est arrivé dans la nuit, mais elle est arrivée."

Trop tard, dit le médecin, dans un sanglot.

Puis, abandonnant son bébé, se précipita dans les bras de Williams, qui le serra contre elle dans une étreinte désolée.

Mais le disciple d'Esculape ne se fiait pas à l'intuition d'une mère qui se désolait par un geste si simple. Il se pencha à son tour sur le bébé et comprit que l'enfant s'était éteint dans la thérapie qui avait duré quelques minutes. Il ne resta plus qu'à assister à l'assassinat de deux autres.

Cet enfant-là n'est pas un bébé de mort, une simple tête morte. Mais nous avons fait quelque chose de plus que de mourir pendant que le bébé vivait.

Giles comprit l'habileté de Williams de la science. Il cherchait à occuper la mère afin de mieux se occuper de l'enfant et ne pas être importuné par mille questions auxquelles on ne doit pas répondre.

Une heure plus tard le bébé dormait profondément, l'un sommeillé calme et paisible. Giles téléphona à l'épouse du médecin et à José pour les avertir qu'ils passeraient la nuit au phare et retourneraient au matin. "J'espère que la mort sera moins agitée" fit-il réconforté à l'idée que son intervention venait de sauver une vie.

Giles avait mieux besoin de sommeil que de nourriture. Dilly le conduisit donc à sa chambre.

— Mon Giles, dit-elle, une larme de tendresse sur la joue, c'est grâce à toi si mon bébé est encore de ce monde.

Bah, c'est plutôt grâce au médecin, ma petite.

Sitôt couché, Giles s'endormit, brisé par les fatigues de sa dangereuse randonnée. Le matin, il se leva frais et dispos pour constater avec plaisir que la pluie, la neige et le vent avaient enfin cessé.

Une heure plus tard, il refaisait en sens inverse la route parcourue la nuit précédente pour reconduire le médecin à Granitehead. Le canot fendait allègrement des eaux calmes et miroitantes. Le soleil jouait dans les vagues et donnait mille reflets gracieux aux gouttelettes soulevées par la brise.

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de cynique, de cruel, dit Giles au médecin, à voir une nature aussi paisible et sereine que après la nuit que nous avons vécue?

— La nature est cruelle et sans pitié, corroborait le docteur. Ce n'est que lorsque l'homme s'éloigne de cette nature pour se rapprocher de Dieu qu'il trouve la force de la supporter.

En apercevant son mari sain et sauf, la femme du médecin se jeta dans ses bras et l'embrassa toute en larmes. Giles songea à Dilly qui avait aussi cherché refuge et consolation dans les bras de son mari. Lui, il était le voyageur solitaire, qui se prive de joies profondes et qui gravissait seul l'épineux sentier de l'existence. Joan... Pourquoi Joan refusait-elle son amour pourtant si complet, si sincère et si sincère?

Il s'arracha à ce tableau qui donnait plus d'acuité à ses réminiscences douloureuses et se hâta de franchir la distance qui le séparait encore de son île. Lorsqu'il le vit arriver:

— Etes-vous malade, demanda José, encore inquiet.

— Ce ne sera rien, assura le jeune homme. Je n'ai besoin que d'un peu de repos.

(A suivre samedi prochain)

ADOLPH HITLER

L'idole des Allemandes, qui toutes se déclarent ses éternelles admiratrices !



Il faut aux femmes un...
L'Allemand est de tempérament plutôt flegmatique. Mais l'Allemande aime la mise-en-scène. C'est un art dans lequel excelle notre dictateur.

Et les Allemandes sans bavoner...
"Et pourtant, déclare Mlle Lecler, qui a eu l'occasion de le voir de près, Hitler est loin d'être ce qu'on appelle généralement un bel homme. Seulement, il se déplace avec une extraordinaire assurance. Il mesure environ 5 pieds 11 pouces. Il se meut avec un si parfait contrôle de soi-même qu'il se grandit presque de ce fait."

D'autant plus que son avènement à la dictature allemande lui permet de jouer à l'éternel incompris, qui ferait le bonheur de son peuple si on lui en laissait seulement l'opportunité. Que faut-il de plus pour enflammer le cœur des femmes ?

Hitler lorsqu'il vient prononcer un discours.
"Comme les célibataires allemands sont taxés à capacité, explique encore Mlle Lecler, les Allemandes se figurent que leur table cherche à leur trouver des maris. Une femme dont la jeunesse s'est fanée, avec la beauté dans une usinée enfumée, voue éternelle reconnaissance à celui qui lui permettra quand même de trouver un homme, un mari qui lui permettra de vivre, au foyer, sa véritable vie d'épouse et de mère. Le cas est plus fréquent qu'on ne l'imagine en Allemagne. Pour elles aussi, Hitler est le sauveur d'entre les sauveurs. Comment voulez-vous qu'ensuite ces femmes-là oublient ce qu'elles appellent la prévoyance "maternelle" de leur dictateur."

L'Allemand est de tempérament plutôt flegmatique. Mais l'Allemande aime la mise-en-scène. C'est un art dans lequel excelle notre dictateur.

"Il est d'ailleurs fermement convaincu d'être le sauveur de la race allemande. Il se considère sans doute au-dessus des êtres et des choses. Quand il parle, il regarde au-dessus de la foule, comme pour en oublier les misères et les petites misères."

"Voyons ce qu'en dit la femme de lettres Paula Lecler qui revient justement d'une longue randonnée en terre germanique.

"J'ai appris de source certaine qu'on chercherait en vain la moindre aventure sentimentale dans toute l'existence, du bel Adolphe". Ses ennemis ont accolé son nom à celui de la jolie actrice Wagner, mais il n'y a rien de fondé dans cette prétendue liaison. Le public se fait d'ailleurs facilement une raison: il se dit que les heures de la vie de Hitler ont toutes été trop remplies de la chose publique pour qu'il ait eu le temps de considérer le cœur d'une femme. Et cela aussi contribue à auréoler le dictateur: c'est un surhomme, qui ne peut s'attacher, comme tous les autres mortels, au côté matériel et mesquin de la vie!

"Beaucoup plus patientes que leurs époux, les Allemandes attendront toute une nuit, sous la pluie ou la neige, sur le trottoir, si Hitler doit passer par là le lendemain matin ou y prononcer un discours. Elles aiment les démonstrations populaires si chères au dictateur. On a remarqué qu'il tient presque tous ses meetings dans les squares et les parcs publics. La foule s'y entasse et écoute religieusement ses déclarations les plus foudroyantes. On admire mieux son allure qu'on

proportion directe du nombre de rejets. Le quatrième enfant enlevé au père la nécessité de rembourser la prime. De ce fait, les naissances sont, depuis un an, d'un tiers plus nombreuses que l'année précédente.



Paula Lecler



Les femmes votent avec enthousiasme pour leur dictateur.

Et comment les femmes s'accoutument-elles cependant de leur existence, après tous les privilèges dont on les a privées? demandez-vous. Mieux qu'on ne l'appréhendait tout d'abord. Et remarquez bien qu'on a bouleversé jusqu'à leurs petites habitudes matrimoniales.

au service militaires. Ainsi le veut le bien et la grandeur du pays!"

"Avant l'avènement des nazis au pouvoir, les époux allemands vivaient heureux, le soir, au coin du feu, après que le maître de la maison avait bu sa chopée de bière au débit du coin. Maintenant, les maris et les jeunes gens doivent se rendre presque chaque soir à une réunion quelconque de leur organisation nazie. La femme reste seule au foyer, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. Contraste frappant avec le règne monarchique d'avant-guerre. Mais elle s'y habitue et ne rechigne pas trop "parce que c'est Hitler qui le veut!"

Mlle Lecler a pu constater de visu comment s'y prennent les nazis pour réarmer à fond de train en dépit de toutes les prévisions du traité de Versailles. Il avertit que la majorité des avions de l'aviation commerciale peuvent être transformés, en quelques heures, en avions de bombardement, grâce aux plans fort ingénieux d'après lesquels ils sont construits. De vastes usines procèdent aussi, en Allemagne, à un intrigant travail. Ainsi, certaines usines ne fabriquent que des ailes d'avion; d'autres fabriquent des trains d'atterrissage; d'autres encore, des moteurs d'aéroplanes. Ces pièces quittent l'usine pour une destination inconnue. Pourtant, on sait qu'elles ne sont pas exportées à l'extérieur du pays. On en conclut donc assez facilement que ces pièces, dont on peut faire l'assemblage en quelques jours, sont enfouies dans d'immenses réserves, elles-mêmes à l'abri d'un bombardement aérien.

"On doit aussi trouver là le fruit de l'obéissance passive à laquelle fut de puis longtemps accoutumée la femme allemande. Ainsi, un exemple typique: un décret de Hitler défendait catégoriquement aux femmes d'assister aux funérailles du maréchal Von Hindenburg. Cet ordre ne fut pas discuté. Un ordre est un ordre, et l'Allemande apprend l'obéissance tout comme son fils

De tels reportages nous montrent assez l'inutilité des conversations diplomatiques en vue du désarmement des nations.

Harry Baur nous parle

UN collaborateur de la NATION BELGE, qui signe Lionel, raconte dans ce journal une entrevue qu'il a eue avec ce célèbre artiste. Nous en extrayons le passage suivant:

— D'un comédien parvenu à la notoriété, lui disons-nous, on est toujours curieux de savoir où, quand, et par quoi il a débuté. A cette question que répondez-vous?

— Ma famille ne me destinait pas au théâtre, nous répondit-il. Elle voulait faire de moi un marin. J'essayai, mais cette expérience me confirma dans ma détermination.

Si j'ai passé par le Conservatoire? Oui, celui de Marseille, d'où je sortis avec le premier prix de tragédie, le premier accessit de comédie et un accessit de chant.

— Avez-vous eu des débuts difficiles?

— Plutôt. Pour trouver ma subsistance, je dus tâter de tous les genres. On me vit dans la comédie gaie et dans l'opérette. Je fus même applaudi comme chansonnier.

Je nouais les deux bouts tant bien que mal, plutôt mal que bien, quand ma carrière fut interrompue par la maladie. J'avais les nerfs malades. Travailler beaucoup et manger par coeur n'est pas un bon remède... Oui, j'ai connu la faim, cher monsieur, car en ce beau temps, il n'y avait pas le cinéma, ou plutôt si, il y avait le cinéma, mais on y était aussi mal payé qu'au théâtre.

— Quel fut le tournant décisif de votre carrière?

— Ma rencontre avec Gémier,

qui me fit jouer Shylock dans le Marchand de Venise. C'était en 1907.

— Avez-vous des rôles préférés?

— Oui, naturellement. Mais peut-être pas ceux que vous croyez, car j'affectionne les mauvais



HARRY BAUR

rôles. C'est dans ceux-ci qu'un comédien donne sa mesure. Les bons rôles, c'est le fruit de ce qu'on a appris dans les autres.

— Qu'appellez-vous un mauvais rôle?

— Celui que je tiens dans Jazz, par exemple, mélange de romantisme et de réalisme, de prose et

de lyrisme — un dosage bien difficile à réclamer. Je l'aime, celle-là, autant que j'ai aimé l'auteur.

— Quelle est votre méthode de composition? — J'observe la vie et je vis moi-même. Sur cette base d'observation, je construis en exploitant toutes les ressources de la technique. Je n'ai pas même peur de recourir aux trucs dans les passages difficiles. Il faut être habile ouvrier si on veut faire une oeuvre qui s'impose.

Cela ne m'empêche pas de cultiver la sensibilité et de lui laisser le champ libre quand il le faut. Nous sommes les entraîneurs de nos propres chevaux, mais à un moment, il faut laisser courir la bête. C'est mon principe et je me suis toujours bien trouvé de l'appliquer.

— Comment concevez-vous les rapports entre le cinéma et le théâtre?

— Pas de rapports. Ce sont deux optiques tout à fait différentes. Au cinéma, on travaille au futur: vous ignorez ce que vous serez sur l'écran. Au théâtre, on est à l'indicatif présent: je suis tel et je ne puis être que cela. En outre, la présence du public dans une salle de spectacle est, pour l'acteur, une source d'inspiration et d'exaltation que rien ne peut remplacer.

— A la manière dont vous parlez de ces frères jumeaux, on devine auquel des deux vont vos préférences.

— Oh! Oh! Oh! Aucune comparaison possible. Le théâtre l'emporte, et de loin, sur l'image animée. En tout cas, c'est mon avis.



Thérèse Gagnon

répond aux indiscreètes questions de

BRUCE WENDELL

"DANS LES COULISSES"

1—Où êtes-vous née? — Je suis née dans le bon vieux Québec.

2—Quand et où avez-vous fait vos études? — Je fis mes études au Couvent de St-Roch de Québec, dirigé par les Dames de la Congrégation Notre-Dame.

3—Racontez en quelques mots les incidents qui marquèrent vos débuts en musique, à la radio? — Mes débuts dans l'art musical furent au couvent alors que toute enfant on me faisait souvent chanter en solo. A l'âge de dix-huit ans, je faisais mes débuts à Québec, au poste C.H.R.C. avec mon frère, le Professeur de musique T.-W. Gagnon. Je n'oublierai jamais la première fois que je chantai m'accompagnant de mon "ukelele", comme j'étais émue! ah!!! Bruce a aussi débuté à C.H.R.C.!



THERESE GAGNON

4—Qui vous décida à venir à Montréal? — Après différents engagements j'obtins un contrat qui dura sept mois et c'est durant une de ces émissions que notre populaire marchand de musique de Montréal, M. Turcot, m'entendit chanter. Alors après mon programme, M. Narcisse Thivierge, gérant du poste C.H.R.C., me présenta à M. Turcot. Ce dernier me proposa de venir chanter à Montréal, ce que je fis avec plaisir. Arrivée dans la grande ville, M. Turcot me présenta à M. Léo Lesieur qui devint par la suite mon gérant d'affaires.

5—Quels furent vos programmes? — Tout d'abord avant de commencer mes émissions à la radio, j'enregistrai quelques disques pour la compagnie Compo, sous le nom de "Chanteuse Mystérieuse", et c'est sous ce "pseudo" que je commençai le programme "Linger A While" avec Léo Lesieur à l'orgue et Edgar Herring au xylophone; au fait, j'ai encore ce programme tous les mercredis soirs avec les mêmes artistes; mais cette fois-ci, on me nomme la "Petite Chanteuse". Par la suite vinrent plusieurs contrats commerciaux, dont l'émission qui me fit probablement le mieux connaître, vous l'avez déjà deviné, "LA BELLE DOW".

6—Quelles sont vos distractions: sports, hobbies? — Bien que mes heures de travail soient des plus remplies, je trouve tout de même le moyen de faire un peu de ski, traîne sauvage, du badminton, en hiver; en été: la natation, l'équitation, le tennis, et n'importe quand mon passe-temps favori est d'écouter à l'orgue mon conseiller et bon camarade: Léo le Sieur.

7—Êtes-vous mariée? — Je ne suis pas encore mariée, mais on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve et tout arrive à point à qui sait attendre.

8—Qu'avez-vous l'intention de faire à l'avenir? — J'ai bien l'intention de poursuivre ma carrière et j'espère atteindre de nouveaux lauriers et ceci je ne l'obtiens qu'avec le bon encouragement de mon cher public, qui je l'espère continuera à applaudir mes efforts dans le futur comme il l'a fait jusqu'à date.

9—J'oubliais, y aurait-il possibilité de donner, comme clou, à nos auditeurs des coulisses, quelque chose qu'ils apprécieraient: une brève description de vous-mêmes? — J'ai les cheveux châtain, le teint clair, les yeux "hazel". Je mesure 5'1" et pèse 108 lbs.

BRUCE: — Et elle est très jolie!

LEURS NOMS

Interrogées au sujet de leurs noms, voici ce qu'ont répondu quelques vedettes de l'écran français:

RENE RICHARD WILLEM:

— Mon véritable nom est Richard, dit-il, Pierre Richard. Il me vient de mon père. Mais de ce côté-là de ma famille, on est homme d'action avant tout. Comme je tiens de mon ascendance maternelle les quelques dons artistiques que je puis posséder, j'ai toujours uni le nom des Willem au mien. Je signalais ainsi mes statuettes en sortant de l'École. Je l'ai emmené à l'Odéon, où Gémier m'a fait travailler pendant cinq ans. Maintenant, le voilà avec moi dans le cinéma, jusqu'au cou!

JEAN MURAT:

— Vous n'avez pas de chance. C'est tout bonnement mon propre nom! Il a pourtant l'air fabriqué de toutes pièces. Ça ne l'empêche pas d'être authentique!

Au début, j'ai songé à le transformer pour éviter des discussions avec certains oncles et certaines tantes... Ensuite, j'ai pensé que j'avais trop de scrupules et que

je pouvais bien m'appeler comme une petite ville du cantal. Même en me prénommant réellement Jean!

EDITH MERA

Elle hésite, commence une phrase, la suspend. Puis:

— L'origine de mon nom est difficile à expliquer. Il était primitivement "Méranie", mais m'a créé des difficultés et j'ai supprimé le "ne" final.

— Et ce "Méranie" venait d'où?

— Vous êtes impitoyable... Comment dire... Méranie est le nom d'un village de Suisse où ma mère a séjourné alors qu'il n'était pas encore question de ma venue au monde...

MILTON:

— Mon nom? Je l'ai toujours porté, même lorsque j'ai débuté dans les concerts d'amateurs. Mon père avait un faible pour les courses, il m'y emmenait parfois; je partageais son admiration pour un jockey célèbre à l'époque et dénommé Milton. Ce nom m'avait frappé et j'avais décidé de m'appeler de la même façon. Quand j'ai commencé à chanter, entre mes heures de classe, les pe-

tits gars qui partageaient ma passion pour le café-concert ne connaissent déjà sous ce pseudonyme. Peut-être est-ce lui qui m'a porté chance!

JEANNE BOITTEL:

— Mes parents s'appelaient Boitel, et voilà tout, nous répond la jeune femme. Ils sont d'origine picarde et, dans le nord, ce nom-là est aussi répandu que les Dupont et les Durand dans certaines régions, les Marius à Marseille. Je ne le trouve pas très euphonique, mais puisque j'avais débuté en le portant, je l'ai conservé.

LUCIENNE LEMARCHAND:

— Bien simplement, mon nom est Normand. C'est celui de mon père. Français, naturalisé Belge, il avait épousé une Suédoise qui fut ma mère et me donna, avec ses cheveux de lin, le petit air "d'ailleurs" qui vous intrigue! Malgré mon nom bien français, mon éducation bruxelloise et mon mariage avec l'acteur Valbel, je me sens terriblement nordique...

Ici commence une autre histoire, celle de la femme que cache l'actrice. Nous en reparlerons.



Enfin!... le cinéma en couleurs!

De récentes expériences annoncent la fin prochaine des films en noir et blanc.

LE jeune sportsman multi-millionnaire John Hay Whitney vient de former une compagnie cinématographique afin vulgariser le film en couleurs et rénover l'industrie de l'écran. Quoique étrange que semble cette affirmation, elle n'en est pas moins l'expression de l'exacte vérité. Et voici d'ailleurs comment le jeune millionnaire prit la décision d'être "producteur" de cinéma.

On sait que Whitney avait toujours été un fervent admirateur du cinéma. Il y a environ deux ans, Merian C. Cooper, alors directeur des studios RKO, voulut intéresser le jeune sportsman à l'industrie cinématographique. Plusieurs entretiens eurent lieu sans pourtant amener de résultat tangible. Plus tard, Walt Disney réalisa un merveilleux film court en couleurs: "Les Trois Petits Cochons". Whitney, stimulé par cette réalisation parfaite, télégrapha immédiatement à Cooper et l'atteignit par le premier train. Whitney forma sur-le-champ une nouvelle compagnie, la "Pioneer Co." prit Cooper comme principal associé et conclut un arrangement avec la Technicolor Company afin de pouvoir utiliser le procédé de cette dernière pour les films en plusieurs couleurs.

Il y a déjà quelques dix ans que les producteurs risquent, de temps en autre, un bout de film en couleurs naturelles. Mais les expériences tentées jusqu'ici n'avaient guère été concluantes. Ces couleurs étaient si pauvres, donnaient tellement peu l'illusion de ce qu'elles tendaient à représenter que les amateurs de cinéma gardaient toute leur préférence aux films conventionnels, en blanc et en noir.

Le nouveau procédé de Technicolor donne un rendement vingt fois supérieur aux procédés jusqu'ici utilisés. Whitney prétend que le secret de Technicolor lui permettra de concurrencer fort avantageusement le film blanc et noir. Il se dit tellement sûr du succès qu'il veut risquer une importante partie de sa fortune personnelle pour atteindre son but. En homme d'affaires averti, il compte d'ailleurs doubler son capital investi en quelque années.

Après plusieurs conférences et entretiens prolongés, il fut décidé par la compagnie de Whitney de tenter une expérience, comme pièce de début. On pourrait ainsi connaître la réaction du public amateur et corriger le procédé si quelques défauts ou de techniques ou de mise au point laissent encore l'oeuvre à désirer. Le film maintenant célèbre: "La Cucaracha" fut le résultat de cette tentative. Il prouve, au-delà de tout doute, que le public non seulement admettra mais réclamera dorénavant le film en couleurs. Ce film de deux bobines a coûté la jolie somme de \$67.000. Mais depuis quelques mois seulement en circulation, "La Cucaracha" a déjà rapporté un appréciable bénéfice à la Pioneer Company.

"Je suis convaincu que l'ère du cinéma en couleurs est arrivée, déclare le jeune Whitney. En moins de cinq ans, cette nouvelle forme de cinéma aura aussi sûrement supplanté le film blanc et noir que le parlant a remplacé le muet. Cependant, les progrès seront encore assez lents pour une couple d'années; nous sommes encore en pleine période d'expérimentation, mais nous ne perdons pas une heure à perfectionner le système de Technicolor.



"Pour les deux prochaines années, la Pioneer Company compte ne tourner que quatre ou cinq films. Mais ces films seront tournés avec le plus grand soin, au double point de vue de l'intérêt des pellicules et de la perfection des couleurs. Le cinéma en couleurs ne peut manquer son but, parce qu'il représente avec plus de réalisme ce que l'on voit tous les jours. L'adjonction de couleurs parfaites ajoute, il va sans dire, à l'intérêt provoqué par les scènes comme par les personnages. Les films actuels seront des ombres en comparaison des films de l'avenir."

Whitney ne veut pas considérer son nouveau "métier" comme un passe-temps. Plusieurs déclaraient, en apprenant la fondation de la Pioneer Company: "Bah! John a trouvé un nouveau hobby!" Rien de moins exact. Fatigué des mille tracas de la haute vie sociale, le jeune multi-millionnaire entend brasser des affaires. Et pour un coup d'essai, il veut un coup de maître, qui lui assure presque la suprématie dans l'importante industrie du cinéma.

Il s'est ainsi décidé à entrer dans ce domaine pour de multiples raisons. D'abord, parce qu'il croit évidemment et trouver des bénéfices intéressants. Il n'est pas seul à partager cette opinion. Willy Fogarty, l'un des plus habiles metteurs en scènes de la colonie du film, déclarait récemment dans une cassette: "Jusqu'à l'avènement du film parlant, le cinéma muet suffisait à imaginer une histoire en noir et blanc. Mais l'illusion si parfaite au cinéma muet n'existe plus avec le parlant. Il manque du relief. On dirait que les acteurs évoluent sur une scène sans décors. C'est comme si vous alliez au théâtre et voir jouer des personnages en habits de ville dans une pièce de Molière ou de Shakespeare."

Mais le plus enthousiaste entre tous, c'est naturellement Merian C. Cooper, le nouvel associé de Whitney. Que dit-il: "A mon avis, l'adaptation des couleurs au cinéma fera deux fois plus pour cette industrie que l'adaptation

du son à la pellicule. Le champ d'action est illimité, car, à l'heure actuelle, on ne soupçonne même pas tout ce qui peut être réalisé par ce procédé nouveau. Maintenant que Technicolor peut donner un film parfait en trois couleurs, que ne fera-t-on pas après quelques années de recherches et d'expériences? Les ressources de la couleur sont aussi illimitées que l'imagination des écrivains de scénarii.

"Il faut cependant me permettre de corriger une fausse impression assez générale dans le public. Ainsi, bon nombre de gens croient que le camera du photographe peut photographier les choses telles qu'elles sont, en enregistrant leurs couleurs naturelles, pour les reproduire ensuite à l'écran. La chose sera peut-être possible un jour, mais en n'a, pour l'heure, trouvé aucun moyen de procéder ainsi. Ce serait trop facile et trop beau. Le cinéma en couleurs est le cinéma ordinaire en noir et blanc auquel on a ajouté des couleurs. Le camera enregistre donc en noir et blanc. Mais prenons plutôt un exemple. Supposons qu'il s'agisse de représenter un coucher de soleil. Le camera enregistre la scène en noir et blanc, comme à l'ordinaire. Mais les trois couleurs perfectionnées par Technicolor sont "ajustées" sur la pellicule, si l'on peut dire, après l'enregistrement et avant la "finition".

Après le succès de "La Cucaracha", Pioneer Company vient d'entreprendre un autre film en couleurs: "Becky Sharp", dans lequel Miriam Hopkins et Frances Dee tiendront les principaux rôles. Ce film coûte environ \$750.000. On le termine actuellement; il sera distribué d'ici quelques semaines. Le seul fait d'ajouter les trois couleurs à cette pellicule augmente les déboursés de \$150.000. On comprend assez pourquoi les autres producteurs ne se risquent pas trop tôt à un procédé aussi coûteux, sans connaître l'accueil réservé par le public à ces productions dispendieuses.

On a pris toutes les précautions imaginables pour faire un



Miriam Hopkins tourne une scène de "Becky Sharp" le premier grand film en couleurs.

succès de "Becky Sharp". On a passé des semaines à expérimenter avant de tourner définitivement quelques scènes, avec un camera trois fois plus grand que les autres. Cela s'explique du fait que pour ajouter ensuite les trois couleurs, il faut tourner trois pellicules en même temps, c'est-à-dire enregistrer trois photographies de chaque scène au lieu d'une.

Tout laisse croire que "Becky

Sharp" sera le dernier cri dans le domaine du cinéma en couleurs. Même s'il manquait encore de "fini", il faudrait que le public fasse un chaleureux accueil à ce film, ne serait-ce que pour encourager les téméraires "pionniers" du cinéma en couleurs à poursuivre leurs expériences afin de nous doter bientôt d'un cinéma plus parfait, et partant, plus agréable que le film en noir et blanc.

LA REVUE DES JOURNAUX

Les nudistes à New-York

Un détective de New-York, M. Louis Barr, accompagné de Mlle Anna Brady, inspectrice de police, se présenta un jour chez M. Vincent Burke, directeur d'une ligue de nudistes, et lui montra une lettre de recommandation. On introduisit les deux représentants du pouvoir dans le local, après leur avoir fait verser un dollar pour droit d'entrée. Là, M. Barr et Mlle Brady virent — nous citons leur rapport officiel — dix hommes sans le moindre vêtement jouer à la balle; puis, quatre femmes pénétrent dans la salle, se dévêtirent et apparurent complètement nues.

Un gentleman âgé et nu invita M. Barr et Mlle Brady à se débarrasser de leur enveloppe vestimentaire. Mais les deux policiers rejetèrent d'abord cet appel, puis déclinaient leur qualité et arrêtaient le directeur, l'administrateur et l'instructeur de l'établissement. Le tribunal de New-York les condamna pour "attitudes indécentes, outrage public à la pudeur et gêne apportée aux voisins". Mais la Cour d'appel annula ce jugement et acquitta les trois chefs nudistes. Le nudisme n'est pas contraire aux lois du pays.

Cette décision de la Cour d'appel eut le don de ravir les directeurs des théâtres de burlesques. "Il est évident", déclara l'un de ces directeurs "que la nudité, partielle ou complète, n'a rien de répréhensible." — *Time New-York.*

La querelle religieuse au Mexique

La question religieuse est un éternel problème de la politique mexicaine; mais elle revêt, depuis quelque temps, un caractère tellement aigu qu'elle mérite que l'on s'y arrête.

Mais on ne comprendrait pas le problème religieux mexicain si l'on ne remontait plus haut dans l'histoire de l'ancien empire des Aztèques.

Avant tout, dès que l'on parle du Mexique, il importe de se rappeler qu'il se différencie beaucoup de la plupart des autres pays de l'Amérique latine, par l'énorme proportion d'indiens et de métis d'indiens que renferme sa population. Cette caractéristique fait que les Mexicains n'ont jamais tout à fait oublié les vieilles rancœurs de la domination espagnole et de la guerre de l'indépendance contre la Métropole. Elle fait aussi que, plus qu'aucun autre pays, le Mexique s'est trouvé disposé à accueillir les théories nées après la guerre, d'un nationalisme indien qui glorifie la race ancestrale et répudie les influences de la culture espagnole, inséparable du catholicisme.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire du Mexique, depuis sa conquête, on trouve une question religieuse. Elle devint aiguë au moment des guerres de l'indépendance pendant lesquelles le haut clergé se rangea délibérément du côté de la Couronne, tandis que les membres du bas clergé qui, comme Hidalgo ou Morales, prenaient la tête de l'insurrection, étaient impitoyablement excommuniés.

Dans la lutte actuelle, qui met aux prises le gouvernement et le clergé, quelles forces triompheront? Le croyant, persuadé de la pérennité de sa religion, n'a pas de doute. Mais l'observateur, qui s'efforce de rester attaché aux réalités terrestres, est plus perplexé. Il constate que le soulèvement des masses catholiques, que d'aucuns

Le réarmement des Allemands et de la Russie

"Le Capital", Paris:

Au lendemain du plébiscite, le Reichsführer Adolf Hitler a déclaré que, la question de la Sarre étant réglée, aucun point de friction n'existait plus entre la France et l'Allemagne. Est-il sincère? Ou feint-il seulement d'oublier ce problème vital qui restera la pierre de touche des relations franco-allemandes: celui du réarmement de l'Allemagne.

... Inutile d'insister sur l'évidence du réarmement allemand. On n'essaie même plus de le nier, bien qu'on cherche à persuader les visiteurs étrangers qu'on fabrique seulement quelques modèles d'armes interdites par le Traité de Versailles. Mais la statistique de la production de fer brut montre la réalité des faits dans toute sa brutalité. Au mois d'octobre 1934, elle a dépassé de 71,1 p. 100 celle d'octobre 1933. En effet, elle a atteint 842.000 tonnes.

Veut-on d'autres chiffres? L'extrait du charbon de la Ruhr était dans la semaine du 4 au 10 novembre 1934, de 1.972.000 tonnes pour 1.738.000 dans la semaine précédente. Le nombre des chômeurs mineurs a diminué de 50 p. 1000, les stocks sur le carreau des mines également de 50 p. 100.

Hitler s'imagine-t-il sincèrement que le réarmement de son peuple serait ignoré par la France avec laquelle il prétend négocier? Pourquoi néglige-t-il les nombreux avertissements qu'il a reçus depuis le commencement de ses déclarations pacifiques? Combien de fois l'a-t-on prévenu que le seul obstacle à une réconciliation franco-allemande dépendait plutôt de la renonciation de l'Allemagne à son réarmement. Contre qui l'Allemagne arme-t-elle, si ce n'est contre la France?

Contre la Russie, prétend-on; la résolution de l'Allemagne d'attaquer la Russie à la première occasion est indéniable (au même moment où le Japon et, peut-être la Pologne se dresseraient contre le gouvernement moscovite).

Regardons de près les déclarations de Hitler et de son remplaçant Rudolf Hess depuis le 14 octobre 1933, jour de la retraite allemande de la S. D. N. et de la Conférence du Désarmement, jusqu'à celles faites devant MM. Jean Goy et Robert Monnier. Au début, surtout à la fin de 1933, affirmation de maintenir la paix partout. Aucun distinguo entre l'Ouest et l'Est. Tous les discours et interviews soulignaient alors l'impérieux besoin qu'à l'Allemagne de sauvegarder la paix pour accomplir l'œuvre de redressement à l'intérieur. Au commencement d'avril 1934, on constate un revirement dans l'attitude de tous les dirigeants du Reich. La volonté de maintenir la paix n'est plus exprimée dans les déclarations officielles. Qu'on scrute attentivement l'interview accordée à MM. Goy et Monnier! Pas un mot pacifique à l'égard de la Russie: omission combien significative!

On pouvait espérer, ne s'est pas produit. Les Indiens, longtemps asservis, illettrés en grand nombre, sont faciles à fanatiser. Initiés à la vie collective ou communiste, ils ne doivent pas comprendre davantage la profonde philosophie sociale de M. Callès. Aussi est-il difficile de dire ce qui emportera de leur dévotion à la Vierge de Guadalupe, ou des attrait qu'exercent sur eux les avantages matériels que leur permettent les gouvernements actuels. — Charles Lesca, *Revue de l'Amérique Latine*, Paris.

Le sang et l'éducation au tribunal des nazis

Un tribunal bavarois eut à statuer récemment sur la question de savoir s'il n'y a pas de danger pour le "bien-être" moral d'un enfant d'ascendance aryenne, mais dont le père épouse, en secondes noces une femme de race sémitique; et notamment si ce danger n'est pas particulièrement grave, lorsque l'enfant en question grandit sous l'influence directe et quotidienne de la belle-mère juive.

A ce propos, le *Jugendamt* (Office de la jeunesse) de Munich, estimant qu'il y a effectivement danger avait intenté auprès du tribunal compétent une action tendant à retirer à un père remarié dans ces conditions, le droit d'élever son enfant chez lui.

Dans son exposé des motifs, ledit *Jugendamt* faisait valoir qu'en épousant une femme non-aryenne (le mariage eut lieu en 1933), le père de l'enfant avait non seulement manqué au devoir sacré ordonnant à des parents allemands de faire bénéficier leurs enfants allemands d'une éducation dirigée par des Aryens, mais qu'il avait gravement enfreint les principes de l'état national-socialiste en matière raciale.

Le tribunal débouta le *Jugendamt*. Dans ses attendus, il convient, certes, que le mariage d'un aryen avec une non-aryenne est une grave infraction aux principes qui enjoignent aux Allemands le maintien à l'état pur du sang racial. Aussi l'état national-socialiste considère-t-il ces mariages comme immoraux. Cependant, précise le verdict, en ce qui concerne l'affaire jugée, cette infraction ne revêt pas, tout au moins pour ce qui est des enfants aryens du premier lit, un caractère de danger national, la pureté du sang de ces derniers n'étant pas compromise. "Or, conclut le tribunal, le sang a la priorité sur l'éducation", et dans le cas spécial qui lui fut soumis, "les renseignements recueillis sur le compte de la belle-mère juive permettent d'exclure la perspective d'un danger immédiat."

Néanmoins, les juges ont tenu à préciser que leur verdict ne devait point être considéré comme une jurisprudence d'une portée générale, et qu'il conviendrait de soumettre chaque cas rentrant dans cette catégorie, à un examen individuel. — *Berliner Tageblatt.*

Car l'Allemagne pourrait être accusée à la dure nécessité de mesurer ses forces avec celles de la Russie, si elle n'arrivait pas à améliorer sensiblement ses finances. L'accord avec la Pologne a été le premier signal d'alarme. Si Hitler est arrivé à amener la population de la Prusse Orientale à admettre un accord avec la Pologne, des raisons péremptoires devaient prévaloir: ou la neutralité de la Pologne en cas de conflit avec la Russie, ou même la participation à une aventure guerrière.

La raison prédominante pour l'Allemagne de provoquer la rencontre belliqueuse avec la Russie serait d'ordre économique. Le Reich, ne pouvant obtenir l'aide financière de l'étranger, ne verrait plus d'autre issue à une situation devenue inextricable que l'agression contre l'U. R. S. S. L'Allemagne veut avoir les mains libres à l'Est, et c'est surtout contre la Russie qu'elle arme. Là, elle trouverait des débouchés incalculables pour son industrie. La misère la plus atroce n'accable-t-elle pas le peuple allemand? Il serre les dents, il supporte tout, il admet des dépenses vertigineuses pour la fabrication des armes. Mais on lui clame: Ex oriente lux. — La lumière vient de l'Est.

M. Benès, le ministre des Affaires étrangères tchécoslovaque, a proclamé, le 6 novembre, que le sort de la paix se décidera dans quinze mois. Il a parlé en toute connaissance de cause. Dans un an, l'Allemagne sera prête. Sa frontière à l'est est déjà fortifiée; son armement est en pleine résurrection.

Un an — c'est peu et c'est beaucoup. Que les grandes puissances s'efforcent d'utiliser ce répit pour sauver la paix! Toutes les paroles de Hitler n'ont qu'une valeur relative. Pourquoi ne lui a-t-on jamais posé la question directe: "Quelles sont vos intentions envers la Russie?"

La succession problématique

On commence à parler des successions possibles de M. Flaudin. A vrai dire, les noms mis en avant sont très peu nombreux.

— Laval, disent les uns... Mais les amis de l'ancien président du Conseil font remarquer que le ministre actuel des Affaires étrangères ne tient pas à devenir chef du gouvernement, car il aspire à se maintenir en permanence au poste qu'il occupe.

— Tout comme Aristide Briand, précisent-ils.

— Mandel alors? murmurent d'autres informateurs.

A vrai dire, ceux-là ont d'abord un peu surpris. Puis, les colloques se sont habitués à cette idée avec une aisance étonnante.

Les radicaux sont même les premiers à l'accepter.

— Pourquoi pas? disent-ils. Cela paraît, certes, encore un peu prématuré. Mais nous avons si peu de voies ouvertes devant nous que nous ne pouvons renoncer à aucune. Mandel, c'est peut-être la dernière carte du régime.

— Alors, Clemenceau après Doumergue? leur jettent les socialistes, d'un ton railleur.

— Eh bien! Clemenceau n'a jamais songé à supprimer le Parlement. Et quant à M. Mandel, comment pourrait-il y songer? Avant tout, c'est un grand parlementaire. Du reste, il nous laisserait le cratin d'arrondissement. Il ne nous conduirait pas à Versailles. Si son heure sonne, nous n'avons pas le droit, a priori, de le faire écarter. — 1935.

La dictature de la Havane

Dans le but de protéger la nouvelle récolte de la canne à sucre, le gouvernement du pays suspend les garanties constitutionnelles sur l'ensemble du territoire de 115 jours, et institue de nouveau la peine de mort, qui sera appliquée, conformément avec la peine des travaux forcés à perpétuité, à tous ceux qui seront convaincus d'avoir commis des actes de sabotage ou mis le feu aux plantations.

La suspension des garanties constitutionnelles, qui aura pour effet de remettre le contrôle des affaires de l'Etat entre les mains des autorités militaires, a été proclamée par le gouvernement en raison des nombreux indices qui permettaient de redouter de la part des ennemis de l'ordre des tentatives en vue d'interrompre ou d'empêcher la récolte et la préparation de la canne à sucre pendant les mois à venir.

Ce sont notamment les derniers attentats, dirigés par les ouvriers contre les bâtiments et les réservoirs de la *Hepsby Mill Company* et contre les citernes de pétrole situées sur les terrains de la *United Railways Company* de Cardenas, qui ont incité le gouvernement à recourir à cette mesure. Il convient également de signaler que les menaces continuelles des éléments extrémistes avaient, ces derniers temps, défavorablement influencé les milieux bancaires, ainsi que les intérêts des planteurs de canne et des propriétaires de raffineries. — *The Chattanooga Times.*

A 25 milles de la base navale de Guantanamo, dans la région orientale de l'île de Cuba, vient d'avoir lieu un des événements des plus importants de la révolution agraire dans le pays.

Dans la zone appelée Realengo 18, plus de cinq mille familles de paysans, armées, s'opposent aux troupes gouvernementales qui ont forcé de les expulser de ces terres à la suite d'une décision prise en faveur de la Royal Bank of Canada.

Répandant au colonel Batista, chef de l'armée cubaine, qui déclara avant les combats que l'expropriation de ces terres devait être précédée à tout prix par un nouvel arbitrage, les paysans de Realengo se sont retranchés dans leurs terres et ont établi une sorte de gouvernement autonome. Personne ne peut, en effet, pénétrer dans le domaine sans une autorisation spéciale du Comité révolutionnaire.

L'histoire du domaine du Realengo 18 est passablement mouvementée. Les premiers paysans s'y sont établis en 1877.

Ils étaient pour la plupart des soldats de la "Guerre de Dix Ans" contre l'Espagne. Le gouvernement espagnol, qui n'avait pu avoir raison d'eux, leur avait offert, à condition qu'ils déposassent les armes, une grande étendue de territoire dans cette région de l'île. Mais après les guerres entre les Etats-Unis et l'Espagne, le gouvernement américain, ne tenant aucun compte de l'état de choses établi, autorisa des compagnies sucrières, situées à Wall Street, à prendre possession de ces territoires.

Durant la dictature de Machado, un jugement définitif intervint, et le Tribunal Suprême rendit un verdict en faveur de la "Corradillo Sugar Company" et au détriment des paysans. Bien que le gouvernement revint ensuite de Juan Noya Martí eût en son sein des groupes à ces derniers de rapporter un verdict aussi laïque, rien ne fut fait, et le gouvernement actuel, de Menéndez-Batista, qui est sous le dépendance complète de Washington, a décidé de réduire par la force la résistance des ouvriers agricoles de Realengo, qui entendent défendre leur droit avec les armes.

La "Corradillo Sugar Company" appartient à la Royal Bank of Canada; celle-ci tient à tout prix à faire expulser les paysans occupants d'un territoire qui leur fut enlevé par le gouvernement américain à la suite d'une guerre d'intérêts et au profit d'une société étrangère. — *Trabajo*, San José, Costa-Rica.

LE CAS ETRANGE DU DR JEKYLL ET DE...

En l'année 1878, de vastes terrains au sud-est de Londres formaient encore des îlots campagnards et le quartier de Peckham était recherché par les bourgeois de la cité qui venaient y louer ou y bâtir de somptueuses résidences.

L'une des plus nobles, dont la façade à fronton se dissimulait derrière les frondaisons du square Brunswick, non loin de l'église Saint-Gilles, était occupée depuis peu par le Dr Johnson.

Pour les habitués de Peckham, le Dr Johnson faisait figure d'original. Malgré sa jeunesse apparente, il avait déclaré ne plus exercer sa profession de médecin, et on ne le voyait guère sortir que dans l'après-midi, précédé d'un chien danois aux crocs redoutables. Invariablement, il faisait plusieurs fois le tour du square, puis rentrait chez lui. Peu après, pourvu que le temps fût beau et ses fenêtres ouvertes, les accents suaves, mélancoliques et douloureux d'un orgue faisaient frissonner l'herbe des pelouses vertes et les feuilles des vieux arbres et palpitait les coeurs de jeunes filles très romantiques qui guettaient de leurs belles demeures à portiques et colonnades, le solitaire promeneur.

C'est que le Dr Johnson était très beau. Toujours vêtu de longues redingotes qui moulaient sa taille fine et faisaient valoir la cambrure de ses mollets dont les pantalons à pattes épousaient les formes, son visage émacié et glabre supportant avec aisance le haut de forme soyeux, se teintait de la pâle empreinte du mal de l'époque: le spleen.

A seule passion qu'il se permettait et qu'il cultivait avec une ferveur morbide était celle de la musique. Il s'accompagnait d'une voix chaude et contenue, comme si ses lèvres, d'un dessin parfait mais d'une minceur de lame, retenaient l'élan qui l'emportait. Il savait faire courir sur les claviers ses doigts longs et fins et moduler par leur pression le soufflé tenu des flûtes.

Adossés au mur, suspendus aux tapisseries, posés sur un magnifique mobilier en noyer d'époque ou sur d'épais tapis de Perse, volaient dans un désordre provoqué par leur excès orgues et pianos, bijoux, flûtes, bugles, musettes, flageolets, guitares, luths, vieilles et

lyres, harpes, clavédins, violons et violes.

Le docteur Johnson recevait fréquemment, et les soirées qu'il donnait se prolongeaient aussi tard qu'il trouvait un fervent ou une fervente pour déchiffrer avec lui les dernières partitions d'Opéra, écouter son interprétation d'un Nocturne de Chopin ou bien encore l'entendre chanter sa mélodie favorite: la Sérénade de Schubert. Le plus souvent, c'était une fervente, Miss Arabella Murray, la nièce d'un armateur en retraite, dont la demeure était la plus proche de celle du docteur.

Le soir du 9 octobre, cette année 1878, le brouillard dégagé par le sous-sol marécageux de Londres

avait répandu son coton dense et visqueux sur tout le sud-est de la capitale. Il voilait d'un crêpe jaune les feux des réverbères, ditait les contours des maisons, les formes des rues. Il avait même étouffé les derniers accords de la soirée musicale du docteur Johnson qui avait dû accompagner jusque chez eux Miss Arabella et son oncle à l'aide d'une forte lanterne.

Le docteur s'apprêtait à fermer sa porte lorsqu'il crut s'entendre appeler. Il rouvrit, fit quelques pas sur le perron. Il ne s'était pas trompé: un policeman qui effectuait sa ronde lui signalait que la haute grille de son jardin était ouverte.

— Excusez-moi, sir, mais j'ai des ordres très stricts et il ne faut pas que les habitants aident, par leur insouciance, le gredin que nous recherchons.

— Quel gredin?
— Vous ne pouvez être au courant, sir! Celui qui met au pillage, depuis tant de mois, les plus beaux logis de Peckham, de Lewisham, de Lee et de Blackheath.

— Venez donc me raconter ça et boire un verre de punch.

Le constable ne se fit pas prier. Il défit dans le hall son lourd manteau imprégné de brume glacée et but à petits traits le rhum additionné d'eau bouillante et de sucre que le docteur lui offrait.

— Oui, voilà des mois, et des mois qu'il échappe à toutes nos recherches. Je vous connais de réputation, docteur, et je sais que vous êtes un fier original. Il n'y a bien sûr que vous pour ignorer qu'il ne se passe pas de semaine qu'un sir ou une lady des environs ne se voie alléger de son argent ou de ses bijoux. Le malfaiteur ne travaille que seul et toujours la nuit. C'est ce qui explique la difficulté de l'arrêter. Pas de complices pour le trahir, pas de signalement.

— A ce point?
— L'un de nous a bien cru l'apercevoir il n'y a pas bien longtemps. A l'en croire, ce serait un vieux mulâtre. A mon avis, Robinson, devait avoir la vue troublée par du whisky de contrebande ce soir-là. Un mulâtre! Mais on l'aurait trouvé depuis longtemps!

Le docteur sourit.
— N'ayez pas d'inquiétude pour moi, constable. Je ne garde aucune valeur ni aucun bijou dans cette maison. Mulâtre ou non, je ne crains pas de revoir votre voleur fantôme.

Le verre de punch était vidé. Aussitôt sorti, la silhouette du constable perdit toute dimension dans le brouillard. Le docteur monta dans ses appartements au premier étage.

Extrait du Note-book du constable Robinson:

"Dans la nuit du 9 au 10 octobre, retardé par le brouillard qui commençait seulement à se dissiper, je me hâtai vers la Police Station de Peckham pour prendre mon service de deux heures du matin, lorsque je fus accosté au coin de Havill Street et de Dalwood Street, par le constable Sidney.

"Il me signala qu'il avait vu pénétrer dans un pavillon inhabité de Havill Street un homme suspect. Nous convenîmes de diviser la surveillance. Sidney ferait le guet devant la façade principale; je devais prendre faction à l'entrée de service qui se trouve derrière la maison. J'étais à peine arrivé que j'entendis les cris de Sidney me hélant, ainsi que quatre coups de feu. Je réfis en courant le tour de la maison et fus assez heureux pour ceinturer le criminel que Sidney avait agrippé et retenait malgré les blessures qu'il avait reçues.

"Après lui avoir passé les menottes nous le conduisîmes à la Police Station, où je le convainquis devant le sergent de garde de violation de domicile, de vol qualifié et de tentative d'assassinat.

"Il a déclaré se nommer John Hard, être un sang-mêlé de la Jamaïque, puis a refusé de répondre à nos questions. En le fouillant, nous avons trouvé sur lui un second pistolet à barillet chargé de

Sait-on que le héros du roman de Stevenson

"Dr Jekyll and Mr. H..."

exista bel et bien, en chair et en os

C'est même à cause de cet embarrassant individu connu sous plusieurs alias, que fut définitivement établie la

CRIMINAL INVESTIGATION DEPARTMENT

à la célèbre organisation anglaise

SCOTLAND YARD



... du docteur Johnson qui avait dû accompagner jusque chez eux Miss Arabella et son oncle à l'aide d'une forte lanterne.

six balles, une tarière, un vilebrequin et une pince.

"Hard était vêtu très pauvrement et nous a demandé une couverture, souffrant du froid dans sa cellule.

"Je reconnais formellement en cet individu l'homme que j'ai signalé il y a un mois: même teint de peau brunâtre, même chevelure extrêmement frisée même aspect misérable.

"Nous sommes persuadés d'avoir procédé à l'arrestation du malfaiteur qui opère dans notre district depuis si longtemps."

La nouvelle de l'arrestation du mulâtre — du criminel fantôme, ainsi qu'avait pris l'habitude de l'appeler la presse anglaise — fut accueillie avec un vif soulagement, mais les Londoniens voulurent y voir la preuve de l'inutilité d'un nouveau organisme, né au sein de Scotland Yard et désigné par trois mots dont les consonances françaises résonnaient encore, étrangement à leurs oreilles: Criminal Investigation Department.

Sa création datait de quelques mois et ses lignes essentielles qui demeurèrent jusqu'à ce jour intactes, provenaient d'une initiative privée aussi heureuse qu'exceptionnelle.

Howard Vincent était un jeune avocat sans tache qui cherchait à résoudre le problème difficile de faire une carrière rapide, brillante et honnête. Il sentait son ambition à la mesure de son intelligence, de sa volonté, de sa hardiesse réfléchie et lucide. Mais à quoi appliquer ces dons dans une capitale où la lutte pour la vie exige de la patience et une usure sans fin?

Or, dans cette même capitale, et au même moment, l'opinion publique s'élevait violemment contre le fait que la ville la plus peuplée de l'Europe n'eût que seize détectives livrés à leurs propres moyens pour la recherche des criminels et, de plus, en butte à la jalousie et à l'animosité de l'armée des policemen en uniforme. Des "gangs" ou associations de malfaiteurs mettaient au pillage non seulement les environs, mais le centre même de Londres. On ne pouvait répondre à leur organisation invisible que par une pression invincible également.

Le Home Office chargea alors un comité spécial de réorganiser à cet effet le minuscule Detective Department de Scotland Yard.

Howard Vincent apprit par les journaux la formation de ce comité. Il eut alors une sorte d'intuition, une de ces idées qui décident du destin d'un homme. Risquant le tout pour le tout, réalisant ses pitoyables ressources empruntant ce qui lui manquait, il se ren-

dit en France. Son but était d'étudier sur place l'organisation qui était alors la première du monde, de la fameuse Sûreté petite fille d'Argenson et de Fouché. Le préfet l'autorisa à prendre connaissance des rouages les plus complexes de la Police criminelle parisienne et l'avait fait même accompagner dans tous les services par un de ses collaborateurs immédiats.

Howard Vincent revint à Londres et rédigea un rapport où il fut à même de restituer la somme des connaissances précises et complètes qu'il avait emmagasinées en quelques semaines, sous une forme neuve, adaptée au tempérament britannique, mettant dans son ouvrage toutes ses qualités d'énergie, de briveté et de claire vision. Plus, sans protection ni recommandation aucune, il le porta au comité. Celui-ci, attiré par le sens réaliste qui caractérisait les Anglais, comprit la portée et l'utilité profonde de la méthode française appliquée aux formes vitales du pays. Rejetant les projets signés de noms souvent illustres dans le barreau, la magistrature ou la police, il accepta celui que lui présentait un jeune homme inconnu.

Howard Vincent n'avait agi ni philosophe ni en dilettante. Il rendait compte que si l'on écoutait ses suggestions, un nouveau et important service serait créé, à Scotland Yard et qu'il faudrait à sa tête des hommes nouveaux. Il ne s'était pas trompé: le secrétaire d'Etat lui confia l'organisation du C. I. D., lui donna le titre de directeur, à des appointements aussi élevés que ceux d'un assistant-commissionner. En quelques mois, il eut recruté les huit cents hommes qui lui étaient nécessaires et pour empêcher les rivalités entre l'ancienne et la nouvelle police, il les choisit tous parmi les policemen de la métropole, ce qui devint une règle absolue par la suite. Puis il en répartit la plus grande partie dans les divisions, ce qui réalisait un contact permanent entre les deux forces, et tout en restant leur chef absolu, subordonna leur activité aux exigences de chaque district. Lui-même conserva sous ses ordres, à Scotland Yard même, les hommes les plus capables. Par la centralisation des rapports qu'il institua, il était à même d'opérer les rapprochements nécessaires et de répartir un réseau de surveillance mobile. Ainsi se forma le C. I. D., devenu célèbre dans le monde, mais à l'époque, on le discutait vivement. La presse, qui venait de se familiariser avec fracas, l'arrestation de John Hard par des constables, se par là même suggérait l'existence du nouveau service C. I. D., avait déjà plusieurs fois protesté contre les innovations décidées par le comité, reprochant à Howard Vin-

cent d'ave-

tinental.

Ainsi, le

nouveau

des Inve

avait de

d'acquie

ne ne po

franchis

l'arresta

la voûte

vieux Sco

allait lui

décisive c

De ce c

Murray,

sen, le n

pièce, ron

inquiète

paru.

Mr. Mu

ches arm

Vincent

et chargé

détective,

ney.

Le gros

un récom

lui aussi

trier digne

moignait

ditôt au

Le jour

police-stat

le surint

il était c

oté à un

John Ha

obstiné d

raissait t

habitat e

prouvait

l'auteur

qu'on lui

ET DE M. HYDE

de Stevenson: "Mr. Hyde"

et en os ? dividu connu sous plu- ment établi le DEPARTMENT

anglaise YARD

cent d'avoir subi une influence continentale.

Ainsi, malgré toute l'habileté du nouveau directeur, le Département des Investigations criminelles se devait de faire ses preuves avant d'acquiescer à la cité. Personne ne pouvait prévoir qu'un cab, franchissant quelques jours après l'arrestation du malfaite John Hard, la voûte basse qui reliait alors le vieux Scotland Yard à White Hall, allait lui en fournir la première et décisive occasion.

De ce cab descendit le vieux Mr. Murray, voisin du docteur Johnson, le mélomane, et oncle d'une pièce romantique. Celle-ci était inquiète: le beau docteur avait disparu.

Mr. Murray était un des plus riches armateurs de la ville. Howard Vincent le reçut personnellement, et chargea de l'enquête son meilleur détective, le chef-inspecteur Bonney.

Le gros Bonney venait d'être promu récemment. Il avait à soutenir lui aussi sa réputation, et se montra digne de la faveur que lui témoignait Vincent, et il se mit aussitôt à l'ouvrage.

Le jour même, il se rendit à la police-station de Peckham, prévenir le surintendant de la mission dont il était chargé. Celui-ci avait procédé à un nouvel interrogatoire de John Hard, mais le malfaite s'était obstiné dans son silence et apparaissait très déprimé, refusant de manger et de se laver. Rien ne pouvait jusqu'à présent qu'il était l'auteur des nombreux méfaits qu'on lui reprochait, et l'on fut au surintendant de faire appel au C. I. D. Comme Bonney opérait déjà sur place, il fut chargé de cette nouvelle enquête.

Ainsi, la chance, qui est le premier élément des succès policiers, rassembla entre les mains du même homme les prémices de deux affaires qui n'avaient entre elles aucun lien apparent. Le hasard, qui est le second, voulut que ce fût le même constable, Stanley, qui, dans la même nuit, avait vu le dernier de Dr. Johnson et le premier John Hard.

Bonney alla le visiter à l'hôpital, où il était en traitement pour les blessures au bras qu'il avait reçues. Le récit que lui fit le constable le chef-inspecteur retint la singulière coïncidence de la date, de l'heure et des lieux: le docteur Johnson était-il sorti après la visite de Stanley et avait-il trouvé sur son chemin le sinistre malfaite ? Il lui fallait vérifier cette hypothèse avant d'interroger le nouveau John Hard. Bonney ne quitta plus Peckham, frappant à toutes les portes, recherchant les témoignages de tous ceux qui auraient pu

se trouver dans les rues dans la nuit du 9 octobre.

Plusieurs jours se passèrent ainsi en vaines démarches. Entre temps, on avait remis le procès de Hard pour supplément d'enquête, et le malfaite passait ses journées sur le balcon de sa cellule, accroupi sous sa couverture. Bonney venait souvent le surveiller à travers le judas de la porte: le bandit était vraiment repoussant, ses cheveux emmêlés rongeaient son front, une barbe de plusieurs jours envahissait ses joues et ses longs bras s'agitèrent en un grelotement malade. Seules ses lèvres se retroussaient parfois pour chanter, et l'inspecteur s'étonnait qu'un tel faciès pût interpréter avec un tel sens de la mélodie les lieds les plus purs de Schubert et de Schumann. Ce fut une visite que Bonney rendit à Miss Arabella qui lui donna la clef d'une des plus passionnantes énigmes du XIXe siècle.

La jeune fille ne se consolait pas de la disparition du beau docteur mélomane. Le square Brunswick, qu'un hiver précède avait dépourvu de toute verdure, semblait encore plus désolé depuis que les vibrations de l'orgue s'étaient éteintes. Aux questions précises de l'inspecteur, Miss Arabella ne répondait que par ses souvenirs des réunions musicales:

Ah! je voudrais l'entendre, gémissait-elle, ne serait-ce qu'une fois encore, chanter la Sérénade.

Ce même soir, accompagné de Howard Vincent, le chef-inspecteur perquisitionna dans la belle demeure du docteur. Il le croyait plus, il était sûr que John Hard avait fait à tout jamais disparaître Johnson. Mais ce qu'il envisageait n'était plus l'assassinat d'un corps, mais d'une personnalité. Cependant, l'étrangeté même de sa nouvelle hypothèse l'effrayait et il voulait avoir l'avis de son chef et son approbation.

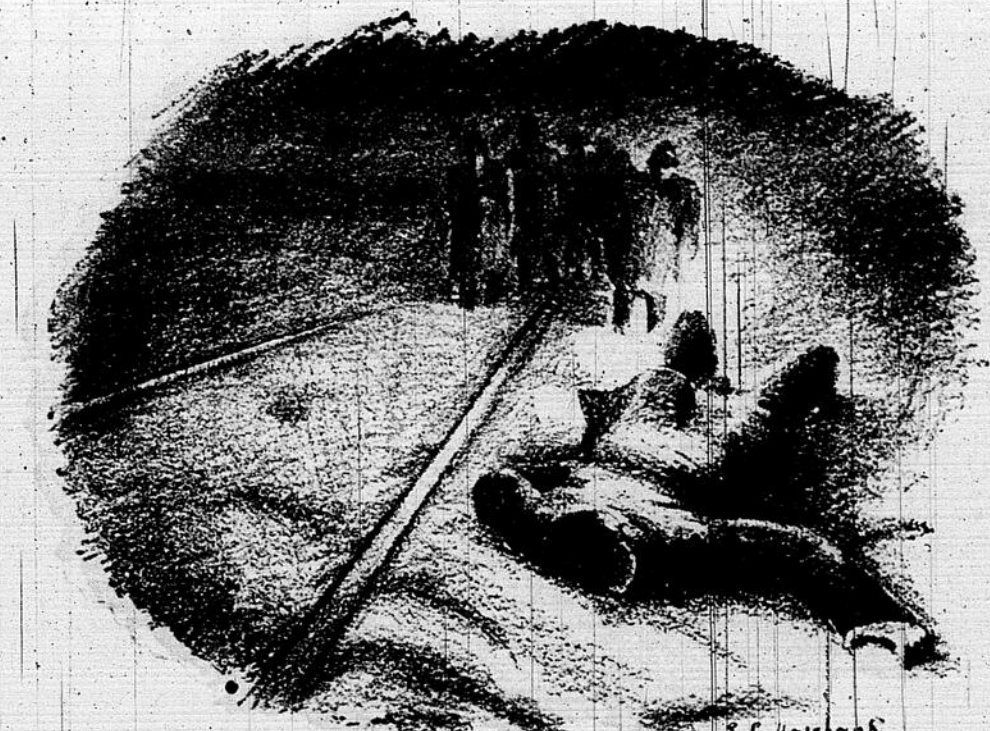
Au premier étage, dans un réduit communiquant avec la chambre à coucher et dont l'entrée se trouvait dissimulée par une lourde tenture, Bonney découvrit ce qu'il cherchait: une médiette d'acteur contenant tous les produits de maquillage connus et, en plus, plusieurs flacons remplis d'essence de houblon.

Dans l'excitation de sa découverte, le détective imagina un cruel stratagème pour confondre aussitôt le faux malfaite. Il demanda à Miss Arabella de l'accompagner à la police-station de Peckham, la conduisant derrière la partie de la cellule, et la plaça d'écouter. On peut s'imaginer ce que fut l'attente anxieuse de la jeune fille à la tremblante lueur des lanternes à huile, son angoisse, son délire, lorsque, sous les voûtes basses, elle reconnut la voix qu'elle avait désespéré d'entendre à nouveau. Le docteur Johnson était retrouvé et, pour le rassurer, il ne restait plus qu'à débarrasser Hard de son maquillage. Il fallut ligoter le malfaite qui, se voyant découvert, avait été pris d'une crise de folle colère, mordant ses gardiens, essayant de se briser le crâne contre les parois de sa cellule.

Le Département des Investigations criminelles venait de faire ses preuves. Howard Vincent mit tout en œuvre pour que son triomphe s'avantât complet au procès. Il restait encore à établir que le docteur Johnson, sous le surnom de malfaite John Hard, était bien l'auteur de tous les cambriolages commis dans la région. Bonney réussit grâce à la seule faute qu'avait commise Johnson. Alors que le docteur s'était toujours fait une affaire de ne débarrasser des objets qu'il avait volés, il n'avait pu s'emparer de gardes pour son musée, les plus beaux instruments de musique qu'il n'aurait dérobés.

Johnson, accusé, de nombreux vols avec effraction et de tentative d'assassinat, fut condamné aux travaux forcés à vie.

Mais son véritable visage restait dans l'ombre. La police, qui avait fait la preuve qu'il n'était pas plus Johnson que Hard, n'avait pu établir sa véritable identité. Le pre-



"Ayant parcouru plus d'un mille, ils trouvèrent le bandit étendu dans la neige sanglante, le crâne fracturé..."

mier emploi d'épreuves photographiques devait le découvrir dramatiquement. Howard Vincent avait fait reproduire sur des affiches les traits du criminel et les avait fait répandre dans toutes les police-stations du Royaume-Uni. Une femme, Mrs. Dyson, reconnut dans ce portrait un certain Charles Peace, qu'elle avait connu à Sheffield deux années auparavant et qui était recherché par la police locale pour le meurtre de son mari.

Le chef-inspecteur Bonney se rendit dans le Yorkshire et apprit de Mrs. Dyson même les circonstances d'un des crimes les plus sauvages qu'il n'avait jamais connus en Angleterre.

Peace était le voisin du ménage Dyson, à Sheffield, et il s'était pris d'un amour violent pour la femme qui était jeune et très jolie. Malgré les déclarations, puis les menaces, de Peace, elle repoussa ses avances, mais, prise de peur, elle abandonna son domicile et se réfugia avec son mari dans un bourg des environs: Banner Grays. Peace ne fut pas long à les retrouver et, un soir, s'étant dissimulé derrière un mur, il guetta le passage de Mrs. Dyson. Aussitôt qu'il l'aperçut, il tira sur elle plusieurs balles de son pistolet; mais il la manqua et la malheureuse réussit à s'enfuir jusqu'à son logis. Attiré par les coups de feu, le mari sortit sur le pas de la porte et fut abattu par Charles Peace qui, dans sa rage, lui brisa le visage à coups de talon. Puis, pris de peur à l'apparition des voisins, il s'enfuit.

Le transfert de l'ex-docteur Johnson, de l'ex-malfaite John Hard, identifia définitivement comme Charles Peace, fut décidé. Il fut extrait de la prison de Pentonville où il avait commencé à expier, pour être emmené à Sheffield le jour des assises, répondre du meurtre de Mr. Dyson.

Aucun des voyageurs du train de nuit où étaient montés le prisonnier et ses gardiens ne devait oublier les sanglantes péripéties qui marquèrent de trajet. D'abord Peace fut repris d'une crise de folle fureur telle qu'il en avait eu une dans sa cellule de la police-station de Peckham. Il se roula entre les banquettes, essayant de mordre et de griffer, bavant et hurlant. Ses cris horribles parvenaient jusqu'au mécanicien du train et, pour ne plus les entendre, celui-ci actionna sans répit le sifflet de la locomotive. Dans les compartiments voisins, des femmes se trouvaient mal. Puis lorsque cet accès de démence fut terminé, Peace oblit de ses gardes qu'on abaissa, malgré le froid et la tempête de neige qui sévissait, la glace de la portière, menaçant, si on ne le faisait manquer d'air frais, de recommencer à pousser ses cris.

Alors, par la fenêtre ouverte, d'un bond qui tenait plus d'une bête que d'un homme, il se lança hors du train en pleine marche, pas assez vite cependant pour qu'un des gardiens n'eût eu le temps de

le saisir par une cheville. Quelques minutes d'une confusion extrême suivirent. Un voyageur tira la sonnette d'alarme, mais celle-ci ne fonctionna pas. Le mot "Arrêtez! Arrêtez!" transmis de bouche en bouche et de compartiment en compartiment, et de wagon en wagon; parvint enfin au mécanicien. Mais lorsque le train stoppa, le gardien avait déjà depuis longtemps laissé échapper la jambe de Charles Peace, le laissant tomber la tête la première, sur le ballast.

Des voyageurs entreprirent des recherches sous la neige qui tombait à flocons épais et à l'aide de lanternes tenues par des employés du train. Ayant parcouru plus d'un mille, ils trouvèrent le bandit étendu dans la neige sanglante, le crâne fracturé et qui d'une voix enfantine, se plaignait du froid. Il fut ramené dans son compartiment et son nez descendit à la première station car on craignait de le voir mourir en route. Ce fut le chef de train qui prévint le lendemain matin le juge, lors de l'ouverture des assises, convoqués spécialement pour juger Charles Peace, des événements dramatiques qui avaient suscités le présentier pour éviter de comparaître devant elles.

Mais la justice devait suivre son cours. Après plusieurs semaines passées entre la vie et la mort, Peace rechappa de ses blessures et on parvint à l'amener sans résistance nouvelle, devant les assises de Leeds. On eût dit que le choc qu'il avait reçu en tombant du train l'avait guéri de ses accès de rage démoniaque. Au banc des accusés, revêtu d'une des redingotes foncées du docteur Johnson, son blanc-plastron scintillait et soulignait la mélancolique beauté de son visage. Il reconnut les faits qui lui

étaient reprochés, et accueillit avec calme sa condamnation à être pendu.

L'approche d'une mort qu'il savait inévitable, dépeçait le condamné de tout ce qui pouvait rester en lui de la personnalité du malfaite Hard. Il obtint de pouvoir jouer de la flûte sous la surveillance du gardien qui vivait avec lui dans sa cellule et il passa ses derniers jours à faire vibrer l'air lourd de sa prison sous les plus suaves accords que ses mains habiles treussaient.

Au jour fixé pour son exécution, alors qu'une foule immense se pressait aux portes de la prison, attendant qu'un gardien racolât l'af-fiche: "Justice est faite", il annonça qu'il avait une révélation à faire. En acteur consommé, il avait attendu la chute du rideau pour faire éater son dernier coup de théâtre. Au directeur et aux officiers de police, il déclara qu'il était l'auteur d'un crime commis l'année précédente à Portsmouth et pour lequel il avait appris incidemment en prison l'arrestation et la condamnation à mort d'un innocent.

Ainsi, au moment même où le bourreau lui passait la corde au cou, il dénouait un autre nœud coulant de ses propres mains.

Quelques années plus tard, le grand écrivain anglais R. L. Stevenson publiait une nouvelle intitulée: "Le Cas Orange" du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde. Un film récent a popularisé la véritable histoire née dans le quartier de Peckham et découverte grâce à l'ingéniosité d'un jeune avocat sans cause qui était allé s'instruire aux méthodes policières de Paris.

L'ILLUSTRATION

publiera samedi prochain le récit d'une autre affaire judiciaire. Tous les faits de ces récits sont rigoureusement authentiques. On y voit les meilleurs limiers des deux continents à l'œuvre, dans leur lutte contre les ennemis de la société.

... ..

N'oubliez donc pas de retenir votre copie pour

SAMEDI PROCHAIN

SCIENCE. ART. LETTRES

Vikings, mais pas pirates

Des fouilles poursuivies par une expédition anglaise pendant les quatre derniers étés à l'extrémité sud des îles Shetland (au nord de l'Ecosse) ont permis de mettre au jour d'importants vestiges d'une ancienne civilisation de Vikings, et qui jettent une lumière nouvelle sur le genre de vie de ce peuple à réputation d'aventuriers.

Les explorateurs, fouillant sur le site d'un château en ruines du XVI^e siècle (rendu fameux par Sir Walter Scott, qui lui donna le nom de "Jarlshol"), ont déblayé tout un complexe de construction anciennes, remontant aux X-XII^e siècles, et ayant fait partie d'un établissement scandinave.

Ce qui fait l'intérêt de ces découvertes, c'est qu'elles dénotent que les habitants de cette colonie norvégienne n'étaient point "d'intrépides navigateurs" mais de paisibles pasteurs possédant des troupeaux de moutons, de boeufs et de chevaux, et ne dépendant en aucune manière de la pêche, ni, plus généralement des aventures maritimes.

L'une des maisons mises au jour — la plus ancienne de tout le groupe — permet de conclure par son aménagement intérieur que ses locataires vivaient avec leur bétail dans la même pièce. Il s'agit d'une bâtisse assez importante par ses dimensions (environ 30 mètres de long et 7 mètres de large). Une grande salle — le hall — servait à la fois de dortoir, de salle à manger et de salon à la famille (dans le sens large du mot), et d'étable pour les bêtes.

Des objets d'usage courant, fort intéressants par leur décoration, ont été trouvés tant dans la grande salle que dans une partie de la maison, aménagée en cuisine; deux peignes notamment, en os, sont décorés d'entrelacs géométriques d'un très bel effet; plusieurs plaques de schiste montrent des ornements gravés représentant des galères norvégiennes du type fameux de la barque d'Osberg.

L'île étant totalement dépourvue de forêt, les anciens habitants des Shetland n'avaient point besoin d'outils tranchants; des plaques de schiste et des instruments de pierre suffisaient amplement à leurs besoins. Seules les armes étaient en bronze (l'usage du fer n'y fut connu que beaucoup plus tard). Introduites directement de Norvège, ou fabriquées sur place comme moyen de défense contre les Vikings pirates, qui infestaient, à cette époque, toute la région de la Mer du Nord.

Faut-il enlever leurs amygdales

— C'est une amygdalite.
— La plus banale des amygdalites; la plus banale des maladies de l'enfant. Aussi bénigne en général que bruyante; car l'enfant pourra délirer dans la nuit, se plaindre de douleurs d'oreilles; la langue pourra être couverte d'un épais enduit, l'autre amygdale envahie; ce ne sera d'habitude qu'un feu de paille. L'affaire de deux ou trois jours.

— Bien pénibles tout de même pour le petit malade et inquiétants pour le médecin.
— Le médecin est là pour la rassurer. Car si des symptômes analogues, auxquels se joint presque toujours un vomissement, marquent le début d'une scarlatine, d'une maladie spéciale, pour éveiller l'attention du médecin. Comme le feraient d'autres localisations de l'infection, et par exemple la présence d'albumine dans l'urine.

— Ce sont des éventualités rares.
— Plus rares encore que l'abcès qui peut compliquer l'amygdalite. Dans ce cas la fièvre et la douleur

Les gros et les maigres

On peut diviser toute l'humanité en deux catégories: les gros et les maigres, encore qu'un grand nombre de gens se trouvent souvent entre les deux. Cette particularité est propre à la race humaine et ne se trouve pas chez les animaux dont la maigreur ou la grosseur dépend uniquement de la nourriture.

Certaines personnes sont grosses et d'autres maigres, de par leur constitution. On peut manger beaucoup et être en bonne santé tout en restant maigre. Par contre, il est des gens qui restent gros même s'ils suivent un régime et font des exercices physiques. Le caractère dépend grandement de la constitution. Cervantès l'a génialement noté: "Don Quichotte, le maigre, est inquiet, ambitieux, idéaliste, irritable et mélancolique; Sancho Pan-

ça, le gros, est gai, satisfait et prêt à accepter le monde tel qu'il est."

Shakespeare a également tenu compte de cette différence entre les gros et les maigres. Chez lui, Jules César veut être entouré d'"hommes gros et ayant bon sommeil," et Cassius, le traître, est "maigre au regard affamé," Tolstoy est joyeux, grâce à sa corpulence.

Il est intéressant de noter que les troubles digestifs sont plus fréquents chez les maigres que chez les gros, et que la mauvaise digestion engendre la mélancolie et le pessimisme. La bonne digestion est suivie d'une bonne assimilation qui fait marcher tout l'organisme. Celui qui mange bien digère bien; par contre, lorsqu'on ne mange que peu, les diverses parties de l'appareil digestif s'affaiblissent, et il n'ac-

complît pas bien son devoir.

Aussi les Sancho Pança sont-ils d'habitude gais, tandis que les Don Quichotte s'empoisonnent moralement et ne profitent pas du peu qu'ils mangent.

Cependant, gare à la graisse qui envahit le cœur! Ce n'est pas en vain que les compagnies d'assurances n'aiment pas les personnes corpulentes.

Bien des gens, et surtout des femmes, ne pensent qu'à maigrir puisque c'est la mode, actuellement.

Grave erreur! Il ne convient pas de combattre sa nature, car cela ne saurait se faire sans danger pour la santé. Et cette mode de la "ligne" a peut-être joué un plus grand rôle qu'on ne le croit dans la situation actuelle, puisque la maigreur déprime l'esprit et engendre le pessimisme.

Lamartine et les éditeurs

M. Mabilley de Poncheville a exhumé un discours de Lamartine dans lequel le poète glorifie, au cours d'un banquet, ses éditeurs. Ce texte constitue un document précieux pour l'histoire de la "chaise littéraire."

Messieurs, c'est une grande et heureuse idée que celle de réunir dans cette fraternité des professions, les éditeurs et l'écrivain dont ils ont imprimé, illustré et propagé les ouvrages depuis vingt-cinq ans dans le monde... Ce n'est pas seulement la gloire de leur nom que poètes, les historiens, les publicistes doivent à cette profession des éditeurs que j'ai appelée autrefois la noblesse des industries. Ils leur doivent quelque chose de plus, messieurs, ils leur doivent, dans les temps modernes, cette indépendance de sentiments, cette dignité de caractère et cette fierté d'attitude devant la puissance, qui conviennent si bien à ceux qui cultivent la pensée, et qui doivent dignifier en eux les lettres. Cette indépendance, les plus immortels écrivains des temps antiques et des époques récentes n'en donneraient malheureusement pas toujours l'exemple à leur temps et à la postérité. Pendant que leur génie s'élevait, leur âme était souvent abaissée par leur fortune... Dans notre pays, sous notre plus beau règne, ces Corneille, ces Racine, ces Boileau, ces LaFontaine ont souffert la dignité et l'indépendance du caractère civique, par les complaisances d'esprit et de cœur que les tristes nécessités de leur existence et celles de leur famille leur imposaient envers les rois, les cours, les favorites, les financiers même du temps, devant lesquels ils s'inclinaient plus bas qu'il n'est permis au génie ou à la vertu de s'incliner. Grâce à vous, grâce à cette large et honnête rémunération que nous vous devons, de pareilles servilités d'esprit seraient inexcusables dans les hommes de lettres d'aujourd'hui. Le génie était serf, vous l'avez émancipé... Permettez-moi donc, messieurs, d'associer la reconnaissance du siècle littéraire tout entier à la reconnaissance que je dois, plus qu'à aucun autre, à ces industries, et de porter en finissant un toast à la source de toute indépendance, de toute noblesse et de tout bien-être. Au Travail... A l'Esprit de famille entre les éditeurs généraux et les écrivains reconnaissants. (Mercredi de France, du 15 janvier 1935.)

Petites gens d'autrefois!

Quatre siècles de classicisme impénitent nous ont habitués à voir l'antiquité à travers ces lunettes grossissantes que sont les immortels chefs-d'œuvre de ses artistes. Nous sommes, ou plutôt nous étions jusqu'il y a encore peu de temps, enclins à considérer les anciens Grecs comme des héros idéals, tels qu'ils nous apparaissent, dans un éclat ineffaçable, à travers les époques homériques, les œuvres des grands tragédiens, ou encore les guerres, d'indépendance qu'ils firent au despotisme oriental.

Je dis, nous étions enclins à les voir tels, car en ces dernières trente années, nous avons appris pas mal de choses sur l'existence réelle, sur la vie de tous les jours des Hellènes; et nous avons commencé à mettre ce peuple extrêmement doué dans les cadres d'une vision plus conforme à la réalité des choses humaines, encore que cela ne nous empêche nullement de continuer à le considérer comme un peuple merveilleux, qui aura fait à l'humanité entière le présent d'une conception unique du monde et de l'art.

Malgré tout ce progrès dans le domaine de nos connaissances touchant l'existence sociale et économique des hommes de l'antiquité, ce n'est que dans les tout derniers temps que nous avons été mis en état de puiser dans des documents émanant directement de cette immense foule anonyme que les marbres de Phidias et les drames de Sophocle nous faisaient oublier trop facilement, et qui, pourtant, constituait le fonds de la vie antique.

Des lettres écrites par des "petites gens" surgissent tous les jours des décombres ramassés par les fouilles d'Alexandrie et des autres grandes cités hellénistiques, et elles nous permettent de toucher de près, en quelque sorte du doigt, les heures, mais plus souvent les malheurs des humbles qui vivaient à l'ombre des "grands bourgeois libres."

Une de ces lettres (écrites sur papyrus) est datée du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, nous lisons le texte d'un contrat de mariage. La dot y est décrite minutieusement (elle consistait surtout en objets, bijoux, "articles de ménage" et en linges). Mais c'est surtout une clause qui nous paraît intéressante. Le contrat spécifie en effet qu'"au cas où la femme commettrait le crime d'adultère ou autres méfaits, elle perdrait toute sa dot au bénéfice de son mari". Mais que "si le mari, à son tour, était convaincu d'adultère, il paierait à sa femme le double de la dot."

Un petit Lapon tout ridé, âgé de plus de 60 ans, approche de la fin de son voyage devenu presque légendaire.

Le 16 décembre 1929, il quitta Nabagtoolik, un village esquimau près d'Elephant Point (Alaska occidentale), avec un troupeau de 3.000 rennes.

Il devait conduire ses bêtes à Kittigazuit, une péninsule à l'Est du delta du Mackenzie, à 2.000 km. de Nabagtoolik, au delà des plaines gelées de l'Arctique. Son voyage est à présent presque terminé et il ne lui reste plus qu'une centaine de kilomètres à parcourir pour laisser ses rennes dans la presqu'île où on les attend depuis des années.

En effet, les Esquimaux, vivant dans le delta du Mackenzie sont menacés, depuis quelques dix années, par la plus terrible des morsures: ils n'ont rien à manger, la baleine et le caribou ayant disparu dans ces parages.

Aussi, le gouvernement canadien a-t-il décidé de résoudre ce problème en introduisant à Kittigazuit des troupeaux de rennes.

Les troupeaux les plus proches et les plus connus étaient ceux des frères Loman. On choisit parmi eux 3.000 bêtes et on chargea André Bahr, Lapon de naissance et Américain d'adoption, qu'on considère dans le Nord comme le meilleur berger de rennes, de les conduire à bon port. Bahr n'hésita pas à accepter cette tâche, encore qu'il ne quittât qu'à regret sa paisible retraite de Seattle (Etat de Washington).

L'ordre fut passé en 1929. Les frères Loman déclarèrent que le paiement ne serait à effectuer qu'au moment où les rennes atteindraient le but. Bahr se chargea ainsi d'un travail qui lui prit 5 ans et demi. Des avions survolèrent la route et établirent une carte des plateaux couverts de glace, de la toundra noire, des marais et des rivières charriant des glaçons. Ainsi, Bahr put tracer d'avance son chemin. Trois Lapons se rendirent sur les rives du Mackenzie pour y préparer des pâturages et des enclos dont ont besoin les rennes. Le gouvernement canadien créa pour les troupeaux une réserve de 10.000 km. On prévint, cependant, les Esquimaux que l'attente serait longue, et ils se serrèrent la ceinture, ne vivant que de baies, et parfois d'un morceau de phoque ou de caribou.

Un voyage au nord arctique

Les rennes de Bahr ne pouvaient avancer qu'en hiver. En été, le soleil ne se couche pas, dans les régions arctiques, et les eaux des plaines sont tellement infestées par des mouches et des moustiques qu'on n'en voit pas autant sous le double de la dot."

Le double de la dot."

Le double de la dot."

Le double de la dot."

Le double de la dot."

La musique de la Turquie nouvelle

Mustapha Kemal n'a pas encore fini de réformer la Turquie. A présent, il vient de décider que la musique turque sera adaptée au système musical de l'Occident et que les primitifs modes orientaux ne seront plus admis.

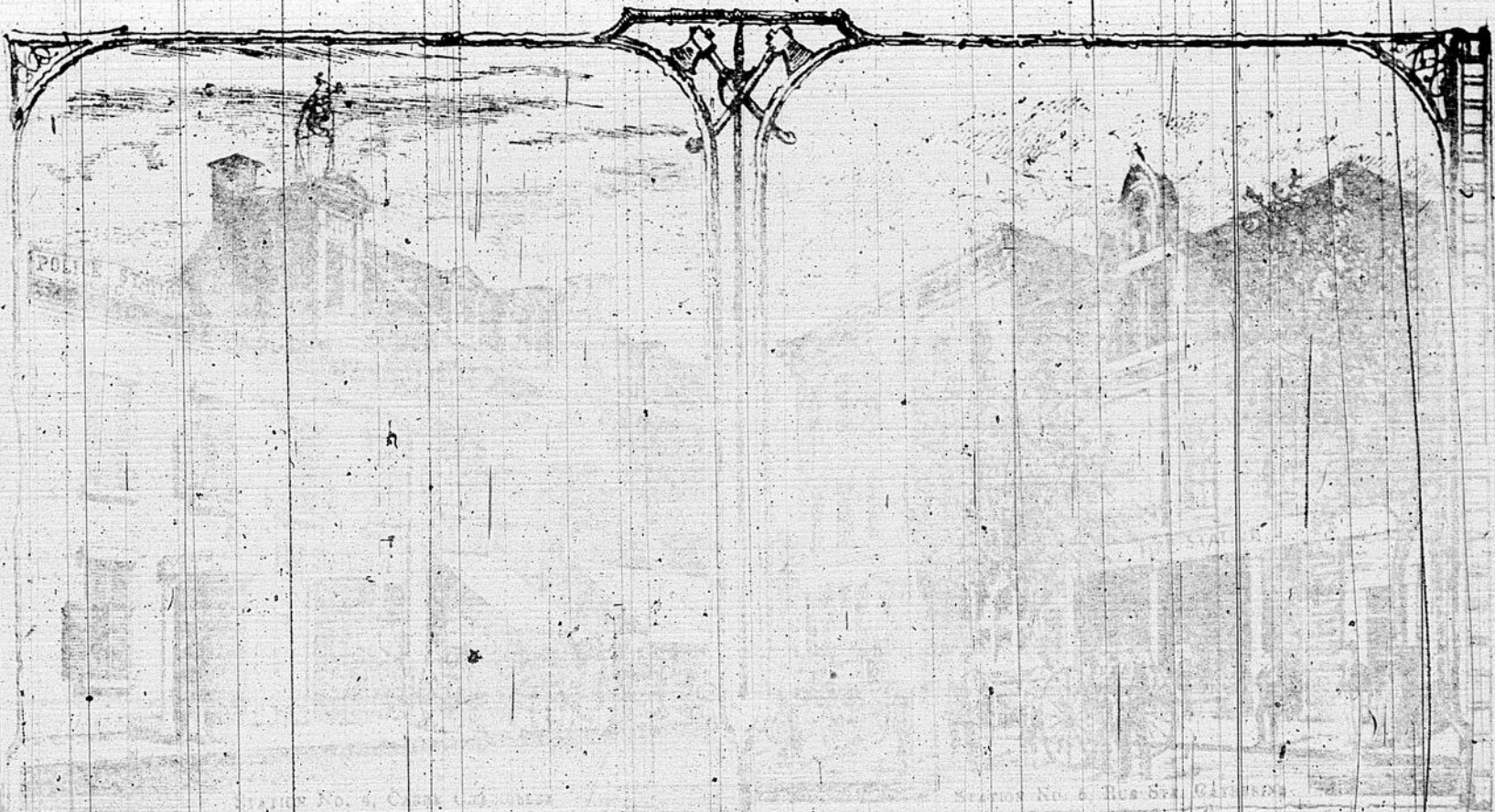
En effet, le Ghazi veut, ainsi qu'il l'a déclaré à l'Assemblée nationale turque, que les arts fleurissent dans la Turquie moderne. Il n'y a pas de raisons, estime-t-il, pour limiter la modernisation au seul domaine industriel et commercial; il faut également rénover la vie spirituelle du pays. Il est injuste de dire que les Turcs n'ont jamais eu de goût pour la civilisation puisque au cours des siècles passés ils ont créé de belles œuvres architecturales et que de nombreux arts ont pu éclore chez eux.

Le Ghazi désire qu'une nouvelle époque commence dès à présent, et que la musique indique aux artistes la voie à suivre. Par ailleurs, les architectes turcs ne chôment pas et maints nouveaux immeubles d'Ankara seraient dignes de figurer dans les plus belles capitales d'Eu-

(Suite à la page 17-B)

(Suite à la page 17-B)

(Suite à la page 17-B)

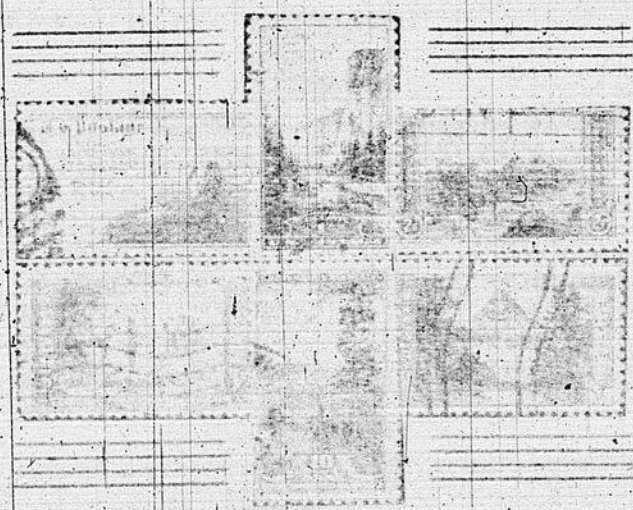


Les pompiers combattent les incendies, mais ils sont eux-mêmes victimes, qui vont au feu équipés selon les modes les plus récents pour éteindre rapidement un incendie. Les dix pompes modernes que l'on voit ici nous montrent pourquoi les pompiers qui ont fait leur art à Montréal vers 1875 étaient des braves. Quelques-uns de nos lecteurs se souviennent-ils de ces deux postes de pompiers?

LE COIN DES TIMBRES

Le scandale des postes américaines

La plupart des collectionneurs ont maintenant au courant du scandale qui a éclaté autour de l'émission du timbre "Mother's Day" dont plusieurs feuilles non officielles ont été cédées pour quelques milliers de dollars l'unité. Cette affaire est maintenant terminée et cela tout à l'avantage des philatélistes. Comme il serait possible de recueillir toutes les feuilles imprimées, cause du scandale, le département des postes américaines s'est rendu à la demande des philatélistes et les timbres suivants seront émis : un timbre de 3 cents, un timbre de 5 cents et le timbre de 10 et 15 cents de la livraison spéciale destinée. Nous publions les photos de six de ces timbres. Les timbres seront mis en vente à partir du 15 mars prochain et il faudra les obtenir en allant à la Philatelic Agency, 100 West-Office Department, Washington, D.C. Cette émission constituera un cas qui sera de la photographie nous publierons les photos de ces timbres.



Il s'agit de la photographie nous publierons les photos de ces timbres. Les timbres seront mis en vente à partir du 15 mars prochain et il faudra les obtenir en allant à la Philatelic Agency, 100 West-Office Department, Washington, D.C. Cette émission constituera un cas qui sera de la photographie nous publierons les photos de ces timbres.

Aux collectionneurs

Tous ceux qui s'intéressent à la philatélie sont priés de nous faire parvenir leurs noms et adresse que nous publierons. De cette façon, les collectionneurs se connaîtront davantage et pourront procéder à l'échange de leurs timbres sans aucun frais. Prière d'adresser son nom sans délai, au "Rédacteur du coin des timbres", "L'Illustration", C. P. 1480, Montréal.

Spécimen du Jubilé d'Argent
Nous publions en photo un spécimen du prochain timbre commémoratif du Jubilé d'Argent de l'ascension du roi George au trône d'Angleterre, qui sera émis pour 43 colonies anglaises. Le dessin

Le Club des Echangistes

- M. L. M. Lapointe 8565, rue St-Denis, Montréal.
- M. Gustave Normandin, 5013, rue Brébeuf, Montréal.
- M. Adol. Cerat, 5919 De Normandie, Montréal.
- M. J. E. Houine, 509 rue Desery, Montréal.
- Claude Parnet, 29, rue St-Luc Québec.
- Marcel Bidel, 5700, 2ème avenue, Roumont.
- François Paré, 39 St-Paul, Québec.
- M. Étienne Laberge, 4675, ave. Hodelleville, Montréal.
- M. Edouard Lapointe, 1b St-François, Sallabert, P.Q.
- M. Fr. Xavier Garné, 16, rue Rivier, Chicoutimi, P.Q.
- M. O. Grant, 439, Boonfield ave, Outremont, Montréal.
- C. H. MacKay, 58, 5ème rue, L'Ange, Québec.
- M. J. G. Carver, 10 et 12 rue St-Georges, Caprairie, P.Q., Co. St-François.
- M. René Tessard, 4287 Determier, Montréal.
- Raph. Desroses, 7341 St-Denis, Montréal.
- M. Germain Normand, 2535 D'Amboise, Montréal.
- M. J. A. Misson, 654 rue Alma, Montréal.
- M. Robert Gauthier, 213, rue St-André, Ottawa, Ont.
- M. J. A. Lavigne, Casier 219, Del-des, P.Q.
- M. J. E. Vincent, 204 rue Sheppard, Montréal.
- M. W. White, Parnet, St-Anne de la Pointe, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Roger Hubert, 905 Bonaventure, Trois-Rivières, P.Q.
- Mlle Margu. Le Martel, Casier 119, Loretteville, P.Q.
- M. Camille Bouchard, C.P. 32, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Paul Gill, Sarratorium, Lac Beauport, P. Q.
- M. Jean Bouthillier, Boite 170, L'Ange, P.Q.
- M. Arthur Bélanger, 4283, rue Fabre, Montréal.
- M. Lucien Tremblay, 280 rue Nelson, Ottawa, Ont.
- M. A. Lefrère, 4227, rue Montana, Montréal.

TIMBRES-POSTE

A. H. Vincent

118, rue St-Jacques, O. (Café Henry)

Timbres — Albums — Philatélie — Accessoires

20	albums coloniaux (français)	25
25	"	30
30	"	35
35	"	40
40	"	45
45	"	50
50	"	55
55	"	60
60	"	65
65	"	70
70	"	75
75	"	80
80	"	85
85	"	90
90	"	95
95	"	100
100	"	105
105	"	110
110	"	115
115	"	120
120	"	125
125	"	130
130	"	135
135	"	140
140	"	145
145	"	150
150	"	155
155	"	160
160	"	165
165	"	170
170	"	175
175	"	180
180	"	185
185	"	190
190	"	195
195	"	200
200	"	205
205	"	210
210	"	215
215	"	220
220	"	225
225	"	230
230	"	235
235	"	240
240	"	245
245	"	250
250	"	255
255	"	260
260	"	265
265	"	270
270	"	275
275	"	280
280	"	285
285	"	290
290	"	295
295	"	300
300	"	305
305	"	310
310	"	315
315	"	320
320	"	325
325	"	330
330	"	335
335	"	340
340	"	345
345	"	350
350	"	355
355	"	360
360	"	365
365	"	370
370	"	375
375	"	380
380	"	385
385	"	390
390	"	395
395	"	400
400	"	405
405	"	410
410	"	415
415	"	420
420	"	425
425	"	430
430	"	435
435	"	440
440	"	445
445	"	450
450	"	455
455	"	460
460	"	465
465	"	470
470	"	475
475	"	480
480	"	485
485	"	490
490	"	495
495	"	500

ALBUM ET CATALOGUE
La première maison canadienne.
L.A. 9390

Programme des Menthes "Maple Leafs"

NE MANQUEZ PAS

d'écouter nos programmes de chansons françaises — Poste CKAC — tous les lundis et vendredis matin, à 10:20 heures.

ECHANTILLONS GRATUITS

UN GÉNÉREUX ECHANTILLON des fameuses menthes "MAPLE LEAF" sera envoyé à toute personne qui nous retournera cette annonce en mentionnant ses nom et adresse.

NATIONAL MINT CORPORATION
1072, RUE ST-URBAIN — MONTRÉAL L.T.

Variétés de filigranes
Les variétés de filigranes, qui sont dans les papiers de certains timbres indiquent très souvent une différence de valeur marquée entre des timbres qui à première vue semblent identiques. Dans les examens de plus près soit détaillant le filigrane ou la dentelle, on remarque qu'ils diffèrent entre eux et par l'émission et

MEME si les événements de la nuit du 23 au 24 janvier doivent un jour tomber dans l'oubli, il est certain qu'ils resteront à jamais gravés dans la mémoire du valet de l'auberge "Zahori", située à une soixantaine de kilomètres de Prague

UN DRAME DANS UNE AUBERGE

Minuit allait sonner dans quelques minutes. Le valet de chambre, Karel Flieger emplit les chaises sur les tables dans la salle du restaurant, tandis que le patron et les garçons faisaient leurs comptes. En passant devant la porte du palier donnant accès aux chambres, Flieger crut entendre un bruit sourd venant de l'étage supérieur. Intrigué, il monta au premier; là, il s'arrêta en prêtant l'oreille. Comme tout semblait calme, il était déjà sur le point de redescendre, lorsque, tout à coup, un homme surgit de l'obscurité. D'un geste menaçant il braqua un revolver sur le garçon terrifié.

— Halte! Il n'y a pas de feu éteint. Pas un geste si tu tiens à ta peau. Et surtout tu n'as rien vu. Compris?

Au même moment la porte du No. 4 s'ouvrit pour livrer passage à un couple arrivé le jour même à l'auberge. Ils traînaient un corps inerte dans lequel le valet reconnut sans peine un troisième client, l'ingénieur Formis qui, lui, habitait l'hôtel depuis plus de 3 semaines. A la vue du valet, la femme s'écria, dépitée:

— Qu'est-ce que vous venez chercher ici? Allez-vous en!

Tremblant de tous ses membres, toujours sous la menace du revolver, Flieger resta là sans savoir quel parti prendre. Le patron et les deux garçons ayant à leur tour entendu du bruit, montèrent au premier, et l'homme au revolver les rejoignit tous dans une pièce vide. Cependant avant que la porte se fût refermée sur eux, ils virent le couple jeter le cadavre dans la chambre 6.

Quelques minutes plus tard une forte détonation retentit dans l'auberge. On aurait dit l'éclatement d'une bombe. En proie à une profonde angoisse les prisonniers se dévisagèrent mais aucun d'eux

n'eut le courage d'aller voir ce qui se passait. La première détonation fut bientôt suivie de plusieurs autres. Prenant son courage à deux mains Flieger se glissa vers la porte et tourna le bouton. Peine perdue. Elle était fermée à clef. L'instant d'après, le roulement d'un moteur leur parvint, puis tout retomba dans le silence. Cependant les quatre hommes n'osèrent forcer la porte que le lendemain matin. Leur première démarche fut pour avertir la gendarmerie de Cim, localité voisine. Arrivés sur les lieux, les gendarmes ne purent que constater le décès de l'ingénieur Formis, les graves dégâts causés dans sa chambre par l'explosion de plusieurs bombes, et... la disparition des assassins!

UNE CARRIERE RADIO-POLITIQUE

L'enquête ne tarda pas à établir que la victime était un ancien militant national-socialiste qui, après l'avènement au pouvoir de Hitler, avait été nommé directeur technique de la station radiophonique Mulhacker-Stuttgart. Mais comme il appartenait à cette fraction de nationaux-socialistes plus socialistes que nationaux, il s'attira bientôt l'animosité de ses chefs, qui voyaient en lui une forte tête. On lui pardonna encore le récit des événements, pas précisément conforme à la version officielle, diffusée par son poste la nuit de l'incendie du Reichstag, mais, le jour où la retransmission d'un discours du Führer fut interrompue au poste de Mulhacker par suite d'une avarie suspecte, Formis rendu responsable de l'accident fut immédiatement congédié et enfermé dans un camp de concentration. Il s'évada cependant, gagna la Tchécoslovaquie où il adhéra au Front Noir d'Otto Strasser, autre rescapé du national-socialisme.

L'exécution de l'ingénieur Formis

Quelques semaines après l'arrivée de Formis en Tchécoslovaquie l'attention des autorités allemandes fut attirée par de mystérieuses émissions à ondes courtes de provenance étrangère, qui contenaient de violentes attaques contre le gouvernement actuel du Reich et les discours anti-hitlériens d'Otto Strasser, le chef du Front Noir. La police de la radio ouvrit aussitôt une enquête et on réussit à établir que ces discours à ondes courtes étaient émis en Tchécoslovaquie. Le gouvernement du Reich demanda alors des explications au gouvernement tchécoslovaque. Celui-ci déclara qu'il s'agissait sans aucun doute d'un poste clandestin et il promit de faire le nécessaire pour le repérer. Des investigations longues et coûteuses furent entreprises, mais en vain. Le gouvernement allemand signala alors à Prague, — on ne sait d'où il tenait ces renseignements — que le poste en question se trouvait à environ 80 kilomètres de Prague dans une localité du nom de Zahori. Or, il n'y a pas moins de six localités de ce nom dans les environs de Prague. La police tchécoslovaque perquisitionna dans toutes les maisons des six villages, mais ne découvrit rien de suspect.

On sait aujourd'hui que l'ingénieur Formis, habile technicien de la radio, avait monté son poste émetteur dans une mansarde désaffectée de l'hôtel "Zahori" près de Cim, où il avait entassé pêle-mêle un tas d'instruments de mécanique qui lui servaient, disait-il, à mettre au point une invention. Il avait dirigé ses émissions de telle sorte qu'il était matériellement impossible de les capter à de courtes distances; elles n'étaient audibles qu'à un rayon de 200 kilomètres. C'est ainsi qu'elles parvenaient parfaitement en Allemagne.

OU DE PAISIBLES SKIEURS SE TRANSFORMENT EN "TUEURS"

Comme les recherches du gouvernement tchécoslovaque se prolongeaient et restaient infructueuses, et pour cause, il semble que ces éléments, dits irresponsables, qui entrent habituellement en scène chaque fois que les autorités pré-

férent rester dans l'ombre — rappelons l'assassinat du général Von Schleicher ou le meurtre du professeur Lessing qui eut lieu l'année dernière en Tchécoslovaquie et dont les auteurs ne furent jamais découverts — décidèrent d'entrer en action. Le 13 janvier dernier, trois personnes, deux jeunes hommes et une jeune femme vêtus en excursionnistes et chargés de skis arrivèrent d'Allemagne pour se livrer aux sports d'hiver dans les montagnes des environs de Prague. Après plusieurs journées de recherches, les trois voyageurs réussirent à découvrir la retraite de l'ingénieur Formis. C'est alors qu'eut lieu le dénouement à la gangster que l'on connaît. Les assassins ayant sans doute essayé d'enlever Formis vivant car on trouva dans une de leurs chambres des narcotiques achetés dans une pharmacie de Berlin ainsi que des cordes. Cependant le projet échoua, probablement parce que Formis se défendit désespérément, en effet, les experts ont constaté que c'est la victime qui tira les premiers coups de revolver dont l'un blessa légèrement la jeune femme. Le succomba cependant et c'est alors que ses meurtriers essayèrent de détruire à l'aide de bombes l'appareil de T.S.F. qui se trouvait dans la chambre de l'ingénieur. Ils se trompaient cependant, car ce n'est pas un simple poste récepteur et émetteur tant redouté existait, ainsi que nous l'avons dit, dissimulé dans une mansarde.

Fait curieux, le numéro d'ordre de l'automobile, qui, comme on sait, réussit à gagner l'Allemagne, put être relevé. Il s'agit du numéro I.P. 48.259 délivré à Kiel. Aussitôt ce détail connu, la rédaction du Prager Tagblatt appela la préfecture de Kiel pour lui demander le nom du propriétaire de cette voiture. On lui répondit d'abord que ce serait très facile à savoir. Ce-

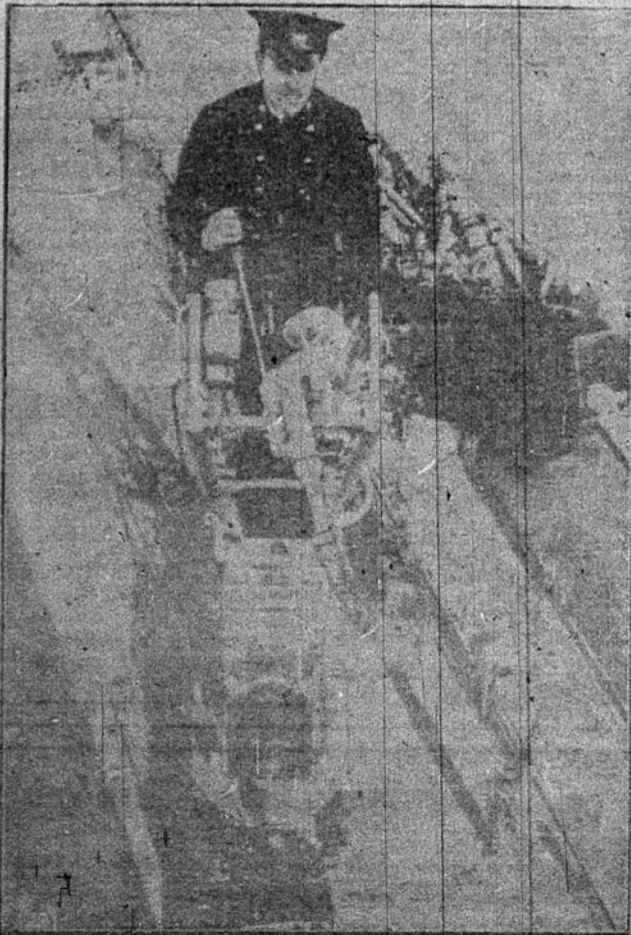
pendant, cinq minutes plus tard, un autre employé vint à l'appareil pour s'excuser: la clef du placard où se trouvaient les fiches des numéros de 40 à 50.000 étant égarée il lui était impossible de faire le renseignement demandé.

LA STE-VEHME REDOUTE LES RAYONS DE LA MORT

Les émissions incriminées du poste clandestin de Formis étaient-elles la seule raison de la mise à mort de l'ingénieur? Certains intimes de celui-ci semblent en douter. En effet, affirme-t-on, l'ingénieur, technicien de grande valeur, aurait été l'un des inventeurs, sinon l'inventeur des fameux rayons de la mort que détiendrait dans le plus grand secret l'état-major allemand et qui, parait-il, seraient capables d'arrêter dans un rayon déterminé tous les moteurs, invention dans laquelle les ondes courtes joueraient un certain rôle. Evidemment cela paraît du roman-feuilleton, mais toute cette macabre histoire ne semble-t-elle pas en relever aussi?

Quoi qu'il en soit la presse tchécoslovaque, et cela se comprend, se montre indignée de cet assassinat perpétré sur le territoire de la Bohême. Quant au gouvernement, il est décidé à prendre des mesures en vue d'empêcher le retour de pareils crimes et à demander au Reich l'extradition des coupables. Mais on sait que par le passé aucune intervention de ce genre n'a jamais abouti: la seule loi à laquelle obéit la Sainte-Vehme est la loi de la justice. D'après Prager Tagblatt, Prague.

— Il ne sert à rien de se fier à sa seule force ou influence pour obtenir des employeurs qu'ils observent les lois ouvrières de la province. Il faut de toute nécessité avoir recours à l'organisation ouvrière professionnelle.



On voit ci-haut un nouvel appareil à incendie dont on a fait l'essai à Exeter en Angleterre. Cette échelle automatique, munie d'un boyau d'arrosage peut atteindre des hauteurs jusqu'ici inconnues. Le photographe placé sur le toit de l'édifice a pu croquer le pompier alors qu'il arrivait au sommet.



Notre Saint-Père le pape transporté au Vatican à Rome, lors des fêtes qui ont marqué le 14e anniversaire de son couronnement comme père spirituel de l'église catholique romaine. Des milliers de fidèles ont commémoré l'anniversaire de cet événement en assistant aux messes célébrées pour la circonstance.

J.-J. Asselin
Réparations générales d'auto

• SPECIAL •	Gar
Frais posés :	Halle
Ford A . . \$5.00	Produits de
Ford V-8 . \$6.00	McCull
Chevrolet	Frontenac
1930, 1932	Batteries
\$5.25	Pneus
Plymouth-4. \$6.00	Vulcani-
	sation
	Chaines
	Etc.

Prix proportionnel pour toute autre marque

AM. 7676 Coin Iberville et Marie-Anne

Le mikado Hirohito, empereur et dieu de quatre-vingt millions de sujets...

Révélations sur la vie intime du maître souverain du Japon...

Il est difficile de se faire une idée exacte, dans nos pays d'Occident, de la place qu'occupe l'empereur du Japon dans l'esprit et le cœur de ses sujets.

Récemment, le cortège impérial s'était transporté dans une petite ville pour inaugurer une école. Or, la honte et la rage s'emparèrent du pays tout entier quand on apprit que la rue, dans laquelle s'était engagé le cortège n'avait pas été préalablement purifiée par du sable frais, et qu'on avait pas pris non plus de mesures pour que nul ne pût regarder l'empereur des étages supérieurs des maisons. Aucun Japonais, en effet, ne saurait regarder le mikado autrement qu'en levant les yeux vers lui. C'est que l'empereur descend de la déesse Soleil — pour les Japonais, le soleil est une divinité féminine — et que tout affront à son adresse remplit ses sujets de la même fureur aveugle qui s'emparerait d'un chrétien fanatique entendant blasphémer ou voyant profaner quelque image sainte.

Hirohito, 124^e descendant du soleil

Hirohito, le mikado actuel et le 124^e descendant de sa lignée d'origine divine, est au-dessus de toute contingence terrestre. Il n'est soumis dans son pays à aucune loi — la Constitution de 1889 le spécifie formellement. Et il est non seulement le monarque le plus révéré de la terre, mais certainement le plus riche, et en même temps le plus frugal. Dès avant neuf heures du matin, il reçoit ses ministres; tout de suite après, il s'acquiesce de la cérémonie — inéluctable — vouée à l'adoration de ses ancêtres; ensuite, il reçoit son "journal vivant" en la personne d'un secrétaire spécialement char-

truire, l'immeuble avec des bombes. Et, récemment, un éditeur anglais, établi à Tokio, fut condamné à une amende sévère pour avoir omis d'imprimer les mots "maison impériale" avec des majuscules. Aussi bien, les lois de lèse-majesté sont-elles extrêmement rigoureuses en territoire nippon. Jamais personne n'a osé critiquer au Japon la personne du mikado, ni même s'en occuper pour des raisons historiques. Et il est piquant de constater dans cet ordre d'idées qu'il n'y a jusqu'à présent aucune étude japonaise, publiée au Japon même, consacrée à la critique historique de la dynastie et de l'institution impériales.

Dans toutes les écoles du pays, dans toutes les classes, il y a naturellement un portrait du mikado

Toutes les maisons habitées par les sujets de ce dernier contiennent une niche spéciale, sacro-sainte, nommée "le siège du Mikado", où l'on ne place jamais rien, sauf des œuvres d'art. Chaque famille espère qu'un jour, l'empereur viendra dans la maison, se reposer un instant dans la niche qui lui est réservée.

La fortune de la maison régnante

Dans les provinces méridionales du pays, les étudiants se font un point d'honneur d'attraper les premières lucioles de la saison, qu'ils envoient, arrangées dans des caisses spéciales, au Palais impérial de Tokio pour en illuminer les cours et les jardins. Et à son tour, chaque année, le mikado rétablit son saint patronage sur les cultures du pays en plantant quelques graines de riz dans le Champ Sacré.

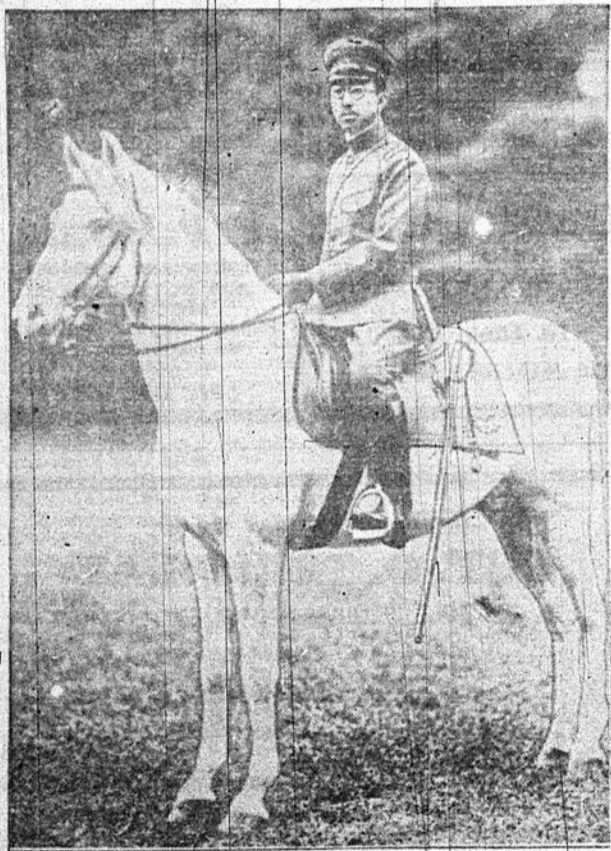
Bien que le mikado et les membres de sa cour vivent dans un luxe moindre que celui affiché par de nombreux magnats de l'industrie ou du commerce nippon, bien qu'Hirohito, lui-même, ait un goût prononcé pour la simplicité et la sobriété, le peuple japonais a toujours exigé que les cérémonies impériales se déroulassent avec une pompe extraordinaire. C'est peut-être là une sorte de compensation tacite que les sujets du mikado réclament en échange de leur vénération. Ainsi, le couronnement du jeune empereur actuel aurait coûté, dit-on, plus de trois cents millions de yen.

En ce qui concerne la fortune de la Maison Impériale, tout est fait indépendante, et gérée sans le moindre lien avec le Trésor national (la Constitution de 1889 a formellement séparé ce dernier du trésor impérial, avec lequel il se confondait autrefois), il n'est pas exagéré de dire qu'elle est probablement la plus grande qu'ait jamais possédée une maison régnante.

D'abord, l'empereur est propriétaire personnel de tous les domaines forestiers du Japon. Une partie considérable des revenus provenant de la vente du bois est investie dans la grande œuvre de reboisement du pays. Ensuite, la famille impériale possède d'importants paquets d'actions des plus grandes sociétés nippones, auxquelles cette auguste propriétaire confère une stabilité dans le prestige, sinon dans les cours, absolument étonnante.

Le "directeur financier" de l'immense fortune du mikado, qui a le rang d'un ministre, mais n'est pas touché par les crises ministérielles ordinaires, doit être non seulement un grand homme d'affaires, mais un homme d'état ayant déjà exercé les plus hautes fonctions dans l'empire.

Une fois, au cours d'une audience que m'avait accordée ce haut dignitaire, j'eus l'audace, bien naturelle pour un journaliste américain, de lui demander à combien il évaluait la fortune de la famille impériale. On me répondit que nul mortel n'a jamais reçu cette information.



L'empereur Hirohito

gé de le mettre au courant des événements. Puis, c'est l'heure des audiences: ambassadeurs, savants, poètes défilent dans la grande salle de réception de son palais... à moins que quelque tremblement de terre, typhon ou incendie (si fréquents au Japon) ne l'oblige à se rendre sur les lieux sinistrés.

L'empereur Tabou...

Rien ne blesse un Japonais autant que les railleries ou attaques dirigées à l'étranger contre la famille impériale. On n'a pas oublié, à ce propos, ce qui advint à un journal de Pékin, publié en anglais; pour avoir fait allusion à un incident en rapport avec la maladie de l'empereur défunt, il dut cesser sa parution, des Japonais ayant menacé son directeur de dé-

accroché à la place d'honneur. De ce portrait, donné solennellement au ministre de l'Instruction Publique par le ministre de la Maison Impériale, les professeurs et les élèves se considèrent comme les gardiens responsables, chargés de la garde d'une relique en quelque sorte sacrée. Tous les matins, les élèves, en rentrant en classe, se prosternent devant cette image, et nombreux sont les cas où, pour la sauver de la destruction, maîtres ou élèves risquent et même perdent leur vie. Tel journaliste étranger de Kobé, qui a raillé le directeur d'une école d'avoir, au cours d'un incendie, pensé à sauver le portrait de l'empereur plutôt que la vie des élèves menacés, ne s'est-il pas vu adresser par la police un avertissement courtois mais sévère?

— HERNIE —
Le Spécialiste
ANTOINE BONIN
Reconnu depuis des années pour ses ceintures herniaires (brevetées)



R La ceinture Herniaire **BONIN**
R La prescription du **MEDECIN**
POURQUOI?

La ceinture du spécialiste **BONIN** fait disparaître radicalement les hernies les plus rebelles, elle est entièrement faite sur mesure, ne se déplace jamais ne gêne pas et donne un confort absolu à la personne qui la porte.

Ecrivez pour **BROCHURE GRATUITE**

— GRATIS —
Examen, Consultation, Bureau
9 hrs a.m. à 10 hrs p.m.
ANTOINE BONIN
SPECIALISTE
1870, SHERBROOKE EST — MONTREAL
Tél. AMHERST 8640



ÇA VAUT BIEN UNE
BIERE

Dow
OLD STOCK
À LA VÔTRE!



La Paroisse Ste-Cunégonde

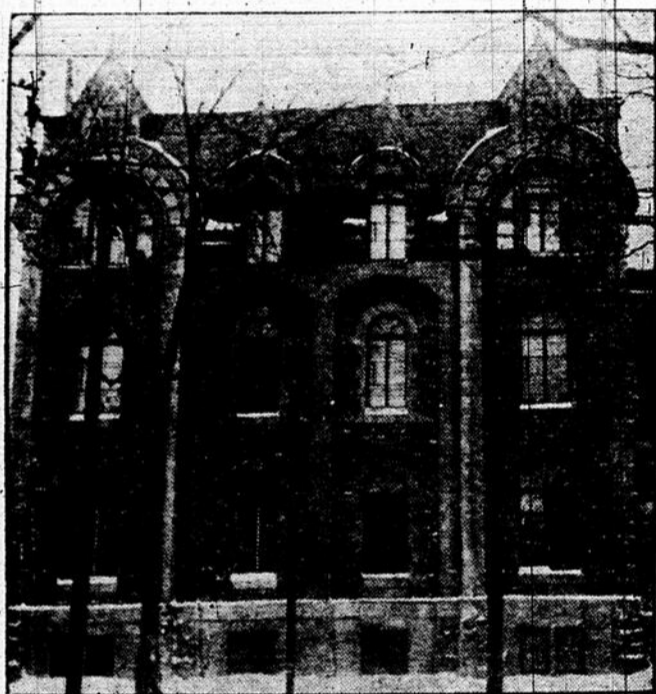
La paroisse Ste-Cunégonde a fêté l'an dernier le soixantième anniversaire de sa fondation; c'est donc dire qu'elle a été instituée en 1874, avant même que fut érigée la province ecclésiastique de Montréal, par un bref de Sa Sainteté Léon XIII. Elle compte actuellement une population de plus de dix mille âmes, et quatre vicaires doivent y assister Monsieur le curé A. Paiement dans l'exercice du divin ministère.

La paroisse Ste-Cunégonde occupe une vaste circonscription délimitée comme suit: à l'ouest, par la rue Atwater; au nord, par la voie du Pacifique Canadien; à l'est, par la rue Canning, et au sud, par le canal Lachine.

Le temple de cette paroisse fait l'orgueil de sa population. Il élève une imposante façade et nombreux sont les étrangers qui s'arrêtent pour en admirer les mille détails de relief. L'intérieur est d'ailleurs en tous points digne de l'extérieur. Le maître-autel est un petit chef-d'oeuvre d'ornementation.

L'érection en paroisse de cette circonscription ne devait pas tarder à susciter l'établissement de plusieurs institutions d'enseignement. Dès 1879, les Révérendes Soeurs de Sainte-Anne (de Lachine) y prenaient

(Suite à la page 17-B)



Le presbytere



Le magnifique temple de Sainte-Cunégonde


SAMEDI PROCHAIN
nous visiterons la paroisse
STE-MARGUERITE

Tél. Wilbank 4949
HENRI LAURENT
PHARMACIEN
Ordonnance du médecin
remplie avec soin.
2610, ST-JACQUES
Coin Atwater

ROCH ROUSSEAU
3483, Notre-Dame O.
BOIS ET CHARBON
GLACE
HUILE, FOIN, GRAIN
TRANSPORT GENERAL
Tél. Wilbank 4887

SALON DE BEAUTE
Le Miroir
Pincaple et à l'huile \$1.50
A l'huile spécial \$2.00
A l'huile Régulier \$3.50
Spécialité: MIRO \$4.50, \$5.50 et \$6.50
Garanti pour six mois et plus
Bouts très bouclés. Nouveau genre pour nos petits chapeaux
3781, NOTRE-DAME O.
Ast. 2 — Fitzroy 6991

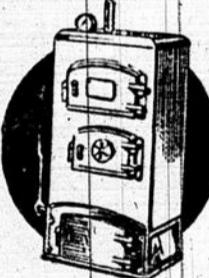
ROCH GOUGEON
Spécialité :
Dindes, Poulets pour rôtir,
Poules, Canards, Oeufs-frais
Tél. Fitzroy 8132
152, MARCHE ATWATER
CREMERIE ROLLAND
SPECIALITE :
Beurre, Oeufs, Crème, Fromage,
Provisions.
Tél. Fitzroy 8132
150, MARCHE ATWATER

 Durant mars une grande réduction sur toutes nos fixtures.
P. P. Houle
Entrepreneur électricien
2660, NOTRE-DAME O.
SPECIALITE :
Filage, Fixtures, Accessoires
de radio, Réparation
générale.
Rés. 1851, GALT

Tout ce qu'il faut pour chauffer
GUY. O. TREMBLAY
BOIS, CHARBON, HUILE, ETC.
SERVICE ET SATISFACTION
Tél. WILBANK 2222
540, Charlevoix — Coin Workman

Tél. Wilbank 6811
Le marchand de coupons
populaire
Jos Sansoucy, Enrg.
GROS ET DETAIL
offre ses respectueux hommages
à la paroisse
2731, Notre-Dame Ouest — Montréal

FRS. LEPINE & CIE
Maison fondée en 1904
PLOMBIERS ET POSEURS
D'APPAREILS A EAU
CHAUDE ET A VAPEUR
Couvreur en gravois et métal
2477, Workman — Tél. WI. 8233



GRANDE VENTE DE DEMENAGEMENT
JUSQU'A 50% DE REDUCTION
VOYEZ NOS SPECIAUX

POELES \$19.95 Et plus		RADIOS \$29.00 Et plus
CHESTERFIELD \$29.00 — \$49.00 ET PLUS	SETS A DEJEUNER \$8.95 et plus	Sets de Chambre à Coucher \$38.90 et plus

P.T. LEGARE LIMITEE 3534, Notre-Dame O. Fitzroy 6994

LA CAMPAGNE CANADIENNE

Par ADELARD DUGRE, S. J.

DIX-NEUVIÈME TRANCHE

— A ta place? Dame! Je ne voudrais pas être à ta place. Je ne me serais jamais mis à ta place, moi. Ce n'est pas facile à dire ce qu'on aurait fait à ta place, dit doucement Marie.

— Je n'ai pas signé mon contrat, dit François presque tout bas, humilié d'avoir sa défaite devant ses frères et ses parents, comme il l'avait été de dévoiler son embarras devant le Dr Pottvin et les directeurs de l'hôpital des Trois-Rivières.

— Là! Je m'y attendais, répondit doucement Baptiste. Il me semblait que ça finirait comme ça. C'est toujours nous autres qui avons le dessous dans toutes des affaires-là.

— Que voulez-vous, père, est-ce que je puis me séparer de ma femme? Elle ne veut pas resserter, je ne suis pas pour la faire ramener par la police. Vous ne voulez pas séparer de votre femme, vous?

— Ah! figure, par exemple. Et voilà une question! J'aurais bien voulu...

— Fais-toi donc, hein! reprit Marie, toujours di posée à soutenir François. Dans ces circonstances-là on fait de son mieux. Et puis, qui sait? La femme de François va peut-être changer d'idée pendant son voyage.

— On sait bien, dit Marie, quand on est marié, on l'est pour la vie, on ne peut plus se séparer.

— Quand une femme est mariée, déclare Baptiste, elle doit suivre son mari. C'est cela l'histoire. Seulement voilà: la femme est une Américaine, elle parle anglais, et ceux qui parlent anglais veulent toujours nous mener à l'enfer. C'est pas la première que je connais comme celle-là. Tu le rappelles la Carrigan, moi, Marie, celle qui était mariée avec le docteur Beauchemin, des Trois-Rivières. Si elle, par en fait de la misère! A la fin du compte ils ont dû prendre chacun leur bord, ils étaient toujours à se chicaner. Et c'est comme ça tout le temps.

— Ça, c'est bien certain, murmura Philippe en ses dents.

— M'est avis, à moi, pour moi Baptiste, que le mieux, pour être tranquille, c'est de ne pas se mêler aux Anglais. C'est de s'arranger entre nous autres. C'est de que tu aurait dû faire, toi aussi. Si tu nous avais écouté, quand tu étais jeune, cela ne serait pas arrivé.

Tâche donc, Baptiste, répétait Marie, ne parle donc pas comme ça. A l'entendre, toi, tu es toujours bien plus fin que les autres.

— Écoute, François, c'est pas pour te faire de la peine, mais j'ai toujours pensé, moi, que ton mariage finissait par tourner mal. Tu aurais dû nous consulter. D'abord nous ne voulions pas que tu partes; ensuite ton mariage ne me disait pas grand-chose. Un Barré qui se marie avec une Brown, ça, ça ne m'allait pas du tout. Voyez-vous, quand on s'unit, dans le mariage ou dans les affaires, si on veut que ça marche, il faut se faire des concessions, des deux côtés. Les Anglais, eux, n'en font jamais de concessions. Ils veulent tout avoir, et c'est pour cela que ça va mal. Chaque fois qu'il y a, comme ça, un attelage dépareillé, c'est le plus malcommode qui l'emporte sur le plus tranquille, et la charrie va tout de travers.

— Ça, par exemple, c'est bien vrai, dit le gros Hector.

— C'est clair, dit Philippe. Pour s'arranger avec les Anglais, il faudrait leur donner tout ce qu'ils veulent! Le mieux, c'est de s'arranger chacun de son bord.

— Ou bien encore de leur mettre une bonne fois les points sur les i, reprit Baptiste. Cré chieu! par exemple, on n'est pas les serveurs de tout le monde; nous avons des droits, nous autres aussi. Ça me choque, moi, ces affaires-là! Je me rappelle, quand j'allais dans les chantiers, on avait eu un foreman, une fois, qui avait bien voulu nous signifier. C'était un grand Écossais, tout frais débarqué, qui prétendait en remonter à

tout le monde. Ça n'a pas été long, j'allai trouver le boss et je lui dis que son foreman allait se fermer la boîte ça que nous allions la lui fermer, nous autres. S'il bougonnait encore de deux choses l'une, ou bien il s'en irait, ou bien tout le chantier se viderait. Ça fut fini.

— Oui, un foreman, dit Marie, ce n'est pas une femme. Je l'ai déjà dit à François, moi, quand on est marié, on le reste et on prend les moyens de rester ensemble. Il a bien fait de ne pas signer son engagement.

La conversation se réduisit peu à peu et se prolongea à quelque temps, assez triste et languissante. François exposa ses raisons d'agir comme il l'avait fait. Il ne pouvait pas s'engager à revenir sans être sûr de tenir parole. Sa femme s'y résignerait peut-être un jour, bien qu'il en doutât. Pour le moment il n'avait qu'un parti à prendre, s'en aller au plus tôt, dès le lendemain, pour prévenir toute action d'éclat de la part de François. Aux États-Unis, il était impossible de déterminer sa femme à revenir, il chercherait à obtenir l'autorisation de pratiquer la médecine. S'il le fallait, il se résignerait même à subir des examens, à solliciter des protecteurs. C'était bien ennuyeux, tout cela, il ne le cachait pas. A quarante-cinq ans, après vingt ans de pratique dans une clinique privée, commencer une carrière de médecin généraliste, dans un milieu hostile ou inconnu, ce n'était pas attrayant.

Baptiste, à l'ère penché sur la poitrine, avait laissé parler son fils. Quand celui-ci se fut dit le vieillard reprit son ton lent, comme pesant ses mots.

— Encore une fois, François, je ne veux pas te faire de peine. Ce qui est fait est fait. N'empêche que c'est bien regrettable. Je n'ai jamais aimé les États, moi. Jeune homme, quand j'y allais pour les récoltes, j'en revenais au plus tôt. Je ne me sentais pas chez nous, là. Or, je suis fait ainsi, j'aime à me sentir chez nous. Je n'ai jamais pu consentir à me faire mener par des étrangers. Il n'y a rien qui m'humilie comme de voir nos Canadiens faire les gros travaux et les Anglais empocher les gros profits. Autrefois, dans les chantiers, je souffrais, et je méritais de voir nos bûcherons travailler comme des ménétriers et défilier comme des esclaves sous l'œil des entrepreneurs anglais; aujourd'hui j'éprouve toujours de la peine quand je vois nos pauvres gens s'engouffrer chaque matin dans les usines, des Anglais avec des airs d'écoliers en retard. C'est pour cela que j'ai voulu être mon maître, moi. L'indépendance d'abord, la liberté, c'est ce que j'ai voulu pour mes enfants. Ils l'ont. Chacun d'eux a son domaine où il commande en maître. Ce n'est pas tout. Je voulais aussi vous voir tous à l'aise; vous l'êtes. Je m'étais promis que ma famille vivrait dans des conditions plus faciles que celle de mon père, c'est ce qui est arrivé. Et ce qui fait la joie de mes vieux jours, c'est de constater que Philippe fera encore mieux que moi, parce qu'il est plus instruit et qu'il sait mieux s'y prendre, et que Léon, s'il continue, fera encore mieux que son père. C'est comme ça que ça doit être au Canada.

J'avais un autre rêve. J'aime toujours à voir des Canadiens qui s'élèvent au-dessus des autres. Je m'étais dit que, parmi mes fils, il y en aurait un qui servirait de chef à ses compatriotes. J'avais donné au bon Dieu un des plus vieux de mes garçons, je voulais donner à mon pays, le plus jeune celui qui paraissait le mieux doué. Vous savez quels sacrifices nous avons faits pour mettre François dans les grandes écoles. Dans mon idée, il devait être pour nous plus qu'une gloire, il devait être un guide. Les choses n'ont pas tourné comme je l'espérais. Je ne t'en fais pas de reproche, François. Après tout, nos moyens étaient limités, tu as fait pour le mieux. Il me semble pourtant que la place était parmi nous autres.

(suite et fin samedi prochain)

Un voyage au...

(Suite de la page 12-B)

les tropiques. On risqua, à tout moment, de tomber dans un trou. D'ailleurs, c'est l'époque du village, chez les femmes, et ils ne sauraient se déplacer à ce moment.

Pendant la longue randonnée de Bahr, il y eut beaucoup plus de naissances, dans ses troupeaux, que de morts, et c'est bien plus de 2.000 rentes qu'il amène à Kitti-guzuit.

Les femmes n'avancent que lentement, en cherchant sous la neige la paraffineuse végétation de la toundra.

Leur chemin passa par le haut-plateau du Yukon, au nord des Montagnes Rocheuses. En hiver 1922-23, Bahr et ses femmes traversèrent le cercle polaire, en pleine nuit arctique, guidés par les étoiles et l'aurore boréale.

Les températures au-dessus de 5 deg. inquiétaient Bahr comme de grandes chaleurs. Mais le plus souvent, le thermomètre marquait 30 et 40 deg. de froid, et tombait parfois beaucoup plus bas.

Le gouvernement canadien fixa le nombre des rennes qui pourrout être abattus chaque année, afin que les Esquimaux ne connaissent plus la famine.

Quant à Andy Bahr, il se retiendra à nouveau à Seattle.

La musique de la...

(Suite de la page 12-B)

rope. La littérature turque se développe également, encore que son essor soit rendu difficile par l'incertitude de la langue réformée, et l'on peut constater une belle floraison de comédies légères turques.

Jusqu'ici, la musique turque était purement orientale, et la musique orientale n'a pas fait de progrès depuis des siècles. C'est un plain-chant, dont le seul attrait réside dans sa recherche modale, et qui tient compte des quarts de ton, voire de nuances plus fines, à peine perceptibles à l'oreille occidentale. Par contre, la musique orientale ne connaît ni l'harmonisation, ni le contrepoint, ni l'orchestration, et ne va pas, pour ainsi dire, en profondeur.

La musique orientale est depuis déjà un certain temps morte en Turquie. Nul ne compose plus de chansons selon les vieilles règles et peu de chanteurs savent rendre les modulations délicates du plain-chant. Néanmoins, beaucoup de Turcs aiment encore cette musique et ne demandent pas des airs occidentaux. Ils s'en tiennent aux vieilles guitares, au "kemendjé" qui est une sorte de violon primitif, au "kanun" ou lyre, à la flûte pastorale et au tambourin. A ces instruments, certains orchestres plus modernes ajoutent parfois le violon et la violoncelle. Le chanteur et l'orchestre s'évertuent à improviser aussi longtemps que possible.

Faut-il enlever...

(Suite de la page 12-B)

— Un traitement convenable de l'amygdale prévient, peut-être cette complication.

— Il est resté celui de nos pères: soins généraux et gargarismes. Une décoction de guimauve ou l'eau bouillie salée, sans risque pour l'enfant maladroit, valent mieux que les antiseptiques irritants. Dans les cas plus sérieux on remplace le gargarisme par une irrigation avec un bœck. Certains vaccins peuvent hâter l'évolution d'un abcès ou en prévenir le retour; il faut avouer que leur action est incertaine.

— Mieux vaudrait donc si l'on est sujet aux amygdalites n'avoir plus d'amygdales.

— C'est ce que pensent les Américains qui les extirpent systématiquement. Ici on se contente généralement d'enlever les amygdales volumineuses qui gênent la respiration, les amygdales anfractueuses qui sont des nids de microbes.

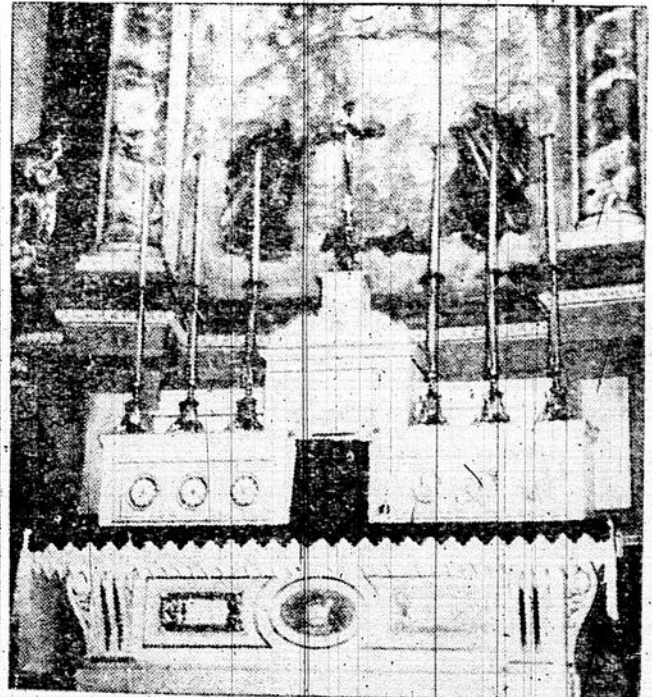
— Pourtant elles ont bien quelque utilité.

— C'est une opinion courante aussi. De fait les amygdales atrophient normalement vers la quinzième année. On peut donc hâter chez de grands enfants cette disparition et surtout lorsqu'elles persistent chez l'adulte, les traiter en indésirables.

La Paroisse Ste-Cunégonde

(Suite de la page 16-B)

charge du personnel Sainte-Angele, situé rue Ste-Antoine, et de l'academie Sainte-Cunégonde, rue Albert. Huit ans plus tard, on construisait l'academie Duvernay où les Frères des Ecoles Chrétiennes dispensent l'enseignement primaire. Enfin, en 1890, les Soeurs Grises fondaient l'asile Sainte-Cunégonde; cette institution s'est depuis augmentée d'une section d'enseignement où les tout-petits apprennent l'abécédaire.



Le maître-autel

Bien! une vieille paroisse de l'histoire de l'île de Montréal, qu'on ne visite pas sans y retrouver plus d'un souvenir cher aux fervents fouilleurs du passé.

La semaine prochaine, nous visiterons la paroisse Ste-Marguerite. Ne manquez donc pas de retenir votre copie à l'avance.

Tel. Wilbank 3201

ARTHUR TREMBLAY
MARCHAND DE
BOIS ET CHARBON
FOIN ET GRAIN

Specialité:
HUILE A CHAUFFAGE

Coin Workman et Falford

GARAGE DESJARDINS
Associés
W.H. BISAILLON

REPARATIONS GENERALES
Soudure à l'oxygène

310, RUE TURGEON
Tel. Wilbank 7617

Maison Gaston Bérard
Successor de la
CIE ROYAL SILVER PLATE

1885 UN DEMI-SIÈCLE DE PROGRES 1935

CISELAGE ET PLACAGE D'OR ET D'ARGENT
CHROME — NICKEL — BRONZE

70 Ouest, rue Craig HA. 9948

TEL. PLATEAU 6343

Nous achetons et vendons toutes les marques
de chars usagés

Garage Roxy Ltée
2023, BLVD ST-LAURENT

Montreal Auto Spring
E. CRESPIY, Propriétaire

REPARATIONS TREMPÉES A L'HUILE

Assortiment complet de ressorts neufs
et essieux arrière en magasin.

Système "Alignement Bear"

Châssis, tiges ou tirants (bushings) ainsi qu'essieux avant redressés à froid sur l'importe quel auto ou camion. — Vérification complète de l'alignement des roues. — Balotement (shimmy) des roues éliminé, assurant ainsi une course des pneus uniforme et considérablement réduite. — Travail de précision garanti.

921, rue St-Alexandre LA. 9892

LA SEMAINE DES JEUNES

Le parapluie de Nicole

Il pleut... Une pluie d'orage qui menace de ne pas finir. Le vent souffle en rafales. Les rares promeneurs se hâtent. N'est-ce pas surtout en ces heures de tourment, que nous apprécions le calme et la paix de la rue?

Aussi, Nicole marche vite. Elle s'agitote, de son mieux, sous un vaste parapluie, dans une pluie qui dégringole. Elle n'a pas eu le temps de se rendre compte de la pluie, ni paraplui, ni imperméable. Les nuages transparents sa robe de toile, glisse lentement le long de ses jupes et de ses bras. Comme elle doit avoir froid!

Soudain, au tournant de la rue, elle aperçoit une petite fille qui se dépêche, telle aussi. Mais rien ne la préserve de la pluie, ni paraplui, ni imperméable. Les nuages transparents sa robe de toile, glisse lentement le long de ses jupes et de ses bras. Comme elle doit avoir froid!



Nicole marche vite

Nicole n'hésite pas. Elle s'approche gentiment, lui offre de la réchauffer. La petite fille accepte avec une joie visible. Elle est trempée.

— C'est qu'aussi, dit-elle, voilà près d'un quart d'heure que je marche. Je m'appelle Suzette, et vous!

— Nicole.

— C'est un bien joli nom. Tout en marchant, elle explique à sa compagne qu'elle vient de passer la journée chez des amis. Elle n'a pas eu la patience d'attendre la personne qui devait venir la prendre. Elle en est bien punie.

— Et vous, vous venez de loin?

Nicole hésite — non pas qu'elle ait honte d'avouer qu'elle porte, en ce moment, à une cliente de sa mère, l'ouvrage commandé — mais elle sait que Mme de Collin n'aime pas les bavardages. Elle se contente de répondre:

— Je fais une course.

Suzette est polie. Elle n'insiste pas. Du reste, elle doit bientôt s'arrêter.

— Vous continuez à droite? Moi je dois tourner ici.

Un tel regret vibre dans sa voix que Nicole questionne:

— Vous habitez dans ces parages?

— Oh! non! rue Saint-Thomas. Malheureusement, je ne puis prendre ni tram, ni taxi, puisque, aujourd'hui, chauffeurs et wâtmen ont décidé de faire grève. Bah! je me dépêcherai.

— Mais vous allez prendre mal! Suzette se force à sourire.

— Je ne l'aurai pas volé.

Nicole songe à la douce atmosphère du petit logis, au repos, si bon et si court, de chaque soir. Courageusement, elle se remet en marche.

— Je vais vous accompagner un peu. Je m'en voudrais de vous laisser prendre froid.

Elle soupire, mais si bas que sa compagne n'y prend point garde.

Celle-ci proteste, d'un accent malconvaincu, qui laisse deviner sa joie.

Elle reprend ses questions.

Y a-t-il longtemps que Nicole habite par là? De quel côté? A-t-elle des sœurs? Vient-elle en classe?

Nicole répond, sans trop de détails. Suzette apprend ainsi peu à peu, sans même que la petite fille s'en rende bien compte, son douloureuse histoire: la ruine de ses parents, la mort de son père, survenue dix ans auparavant, la contrainte existence de sa mère qui brida, depuis, des travaux de lingerie, pour subvenir aux frais de l'éducation de sa fille. Nicole va en classe mais chaque soir, pour épargner à sa chère mère les ennuis d'une longue course, elle part en ville les savages cahiers. C'est pour cela qu'à cette heure tardive elle est encore dans les rues.

Suzette écoute avec intérêt, et se recule un peu pour laisser passer une belle limousine qui les suit depuis quelques secondes. Mais, l'auto s'arrête. Une femme de chambre ouvre la portière et saute sur la chaussée.

— Mademoiselle Suzette, c'est vous? Comme vous êtes trempée! Que va dire Madame?

— Rien du tout, Maud.

Maud s'empresse, sort de la voiture une magnifique pelisse et en recouvre les épaules de la petite fille, puis installe celle-ci le plus commodément possible, glisse sous ses pieds une bouillotte.

Nicole, sur la chaussée, suit des yeux, ce montage. Elle s'apprête à rebrousser chemin, lorsque Suzette se penche et l'appelle.

— Nicole, où allez-vous? Montez vite. Voyez, à côté de moi.

Nicole n'ose résister. Très intimidée, elle prend place dans la somptueuse limousine, donne, son adresse. Suzette, réchauffée, bavarde sans arrêt.

Trente-trois, rue des Poutres l'auto s'arrête. Maud ouvre la portière. Suzette serre affectueusement la main de sa compagne.

— Vous avez été tout plein gentille, Nicole. Merci beaucoup.

C'est seulement lorsque l'auto a disparu, au tournant de l'avenue, que Nicole s'aperçoit qu'elle a oublié, dans la voiture, son parapluie.

Nicole a rapporté de sa longue course sous la pluie un bon rhume. Aussi, le lendemain, Mme de Collin n'ose l'envoyer en classe et la garde au logis. Nicole en profite pour s'occuper dans la maison, de façon à ce que sa mère puisse consacrer sa matinée au travail.

Onze heures. On sonne. Nicole, sans défiance, va ouvrir et recule, interdite. Suzette est là; elle rit de sa mine surprise, se retourne vers

la jeune femme, extrêmement distinguée, qui la suit, et présente.

— Nicole, maman.

Puis, elle tend le fameux parapluie.

— Voilà. Je vous rappelle l'objet perdu. Mais, vous savez, vous n'êtes qu'à demi comblée.

Elle rit, et Nicole comprend que Suzette a pris soin de la remettre. Elle retrouve sa jeunesse, d'esprit, remuée galement, et fait entrer la jeune femme dans le minuscule salon, arrangé avec goût, Mme de Collin, attirée par le bruit de sa porte.

— Madame, dit la mère de Suzette, excusez, je vous prie, ma venue si matinale. Mais cette grande fille n'a eu de cesse que de m'entraîner à la voiture. Elle avait hâte de remercier votre petite Nicole de sa complaisance. Je dois vous dire que ma fille n'est pas un modèle de patience. Ne voyant pas, hier au soir, arriver l'auto à l'heure fixée, elle s'est dirigée à sa rencontre. Seulement, Maud n'avait pas pris le même chemin. Et c'est ce qui explique pourquoi elle l'a rejointe si tard. Suzette a une santé un peu délicate. Grâce à Nicole, elle n'a pas pris mal.

Mme de Collin sourit. La visiteuse se nomme:

— Je suis la comtesse d'Assas. Mais, madame, j'ai beaucoup connu, autrefois, un certain Louis de Collin. Seriez-vous parents?

La conversation ne tarde pas à devenir amicale, si amicale que lorsqu'elle se lève pour le départ, Mme d'Assas demande à la jeune veuve de l'accompagner chez elle, de façon à ce que Suzette et Nicole, déjà les meilleures amies du monde, puissent passer la journée ensemble.

Bientôt, du reste, il ne s'agit plus d'un jour, mais de bien des années.

— Je suis seule, dit la comtesse. J'ai besoin, près de moi, d'une amie qui puisse me suppléer, lorsque je voyage, dans la direction de la maison et l'éducation de ma fille. Voulez-vous me rendre ce service? Je vous en serai si reconnaissante!

Mme de Collin regarde Suzette et Nicole, tendrement enlacées. Elle songe à l'avenir de sa fille, enfin assurée, et lutte contre les larmes. A son "Ja'zeptel" répondent deux cris de joie.

Suzette a maintenant un ravissant petit "Tom-Pouce" dernier modèle. Mais le vieux parapluie n'a pas été relégué au grenier. Il trône à la place d'honneur, dans sa chambre. Parfois Suzette le considère, et se tourne vers son amie:

— Dis donc, nous lui devons beaucoup, à ton "pépinière".

Et Nicole ne peut qu'approuver en un éclat de rire.

L'histoire de Ching Chow...

Le pauvre Ching-Chow travaillait bien durement à bâtir le temple dans les "grands carreaux" du bon de Pékin. Tout le jour, il était à la nuit, la pierre, en se frottant, lui envoyait une pluie de sueur dans les yeux. Ching-Chow commençait à avoir de la peine, la journée de dur labeur, lui avait fait passer de quoi ne pas manger de faire, aussi pauvre qu'il avait été le sort. Un jour, ses yeux se fermèrent le lendemain plus de courage, il posa son outil, et se coucha quelques heures plus loin, à l'ombre d'un rocher.

Son petit chapeau de paille reposé sur la figure, les mains derrière la tête, il songe: "Hein! Pourquoi ne suis-je pas riche? Je pourrais vivre à ne rien faire, habiter un palais splendide, posséder nombre de serviteurs. Il n'y aura donc jamais un génie bienfaisant pour m'offrir ce que je désire tant?" A ce moment, un bruit épouvantable se fait entendre: Na-Hao, le plus puissant génie du ciel, est devant le pauvre Chinois. Ching-Chow n'en croit pas ses yeux. Jamais il n'a vu pareille robe, délicatement brodée de dragons. Les pierres aux mille feux étincellent sur les mains du dieu et ses ongles sont protégés par de longs étuis d'or fin.

"Tu désires la fortune? Soit! Tu es riche." Et Ching-Chow se trouve en un instant mollement étendu sur un épais tapis. Des serviteurs s'empressent et lui apportent des plats de riz succulents, des gâteaux délicieux et de fraîches boissons. Il habite la plus belle demeure de Pékin, ses richesses sont incalculables.

Hélas! l'empereur Mia-Ming, cupide et féroce, décide de le faire emprisonner pour s'emparer de tous ses trésors. Ching-Chow n'a pas encore profité de son bonheur nouveau, qu'on lui passe le carcan au cou, pour l'emmener méditer au fond d'un cachot sur le danger d'être trop riche.

— Que ne suis-je l'empereur, le Fils du Ciel lui-même! s'écrie le prisonnier au comble du désespoir. Je ne craindrais plus personne, au contraire, des millions de sujets trembleraient devant moi!

Ching-Chow n'a pas achevé cette prière qu'il se trouve assis sur un trône d'or massif. Une foule de mandarins est prosternée, front contre terre, devant lui. Il fronces les sourcils, les visages expriment aussitôt une angoisse terrible: il rit, et tout le monde éclate de rire.

— Enfin, je suis au comble du bonheur! murmure Ching-Chow.

Il demande tout d'abord comment se portent ses parents. Les deux vieillards sont en parfaite santé. On leur a fait passer un grand nombre de lettres, et ils sont très contents de voir leur fils si riche.

— La veuve de mon père est-elle encore vivante? demande-t-il.

— Elle est morte, répond-on.

— Hélas! murmure-t-il.

Ching-Chow s'assied sur le trône, et se rappelle le bon temps de réflexion sur sa modeste et très brillante situation, un mariage qui passait se met devant lui, et l'empêche d'envoyer ses rayons là où bon lui semble!

— Je veux être nuage, puisque ce nuage est plus puissant que moi!

— Tu es nuage, répond une voix céleste. Et Ching-Chow, léger comme une bulle de savon, vole dans l'air frais du matin et commence un chant de gloire en l'honneur de son bon génie Na-Hao.

Hélas! Nul bonheur n'est parfait. Un rocher très haut accroche le joli nuage, un peu fou, et le met en lambeaux.

— Je veux être rocher, demande notre homme.

Avant qu'il ait achevé son vœu, le voici sur le bord de l'Océan qui brave le ciel. Les lames furieuses se brisent, impuissantes, sur ses pieds de roc.

L'orgueil de Ching-Chow est à son comble. Soudain, il sent un drôle de picotement tout en bas, presque au talon.

— Mais qu'est-ce donc?

C'est un ouvrier carrier, comme était Ching-Chow autrefois, un simple et pauvre ouvrier qui, peu à peu, à coups de pic, renverse l'orgueilleux rocher.

Je veux être cet ouvrier!

Ching-Chow se réveille et son dernier souhait se trouve accompli. Il reprend allègrement son labeur, méditant sur le rêve qu'il vient de faire.

L'auteur de la légende chinoise que j'ai reproduite pour vous, conduit son récit par cette sage réflexion: "Il faut se contenter de ce que la Providence veut bien nous accorder."

... UN PEU DE GAÏETÉ ...

TROP BON!

Harry S. Green, 42 ans, un commis de banque, a commencé à purger une sentence d'un an de prison, pour avoir transféré dans les comptes des clients pauvres 9,000 appartenant à des clients plus riches. Green a avoué être coupable de l'accusation portée contre lui, mais il fut admis, d'autre part, qu'il n'avait pas pris un cent sous pour lui. En charge des livres, Green a pu continuer ses générosités durant quelque temps, vu que les totaux n'étaient pas changés.

Consultation

Le malade. — Maintenant, docteur, ne m'effrayez pas avec de grands termes scientifiques. Dites-moi en termes clairs ce dont il s'agit.

Le docteur. — Eh bien! pour être tout à fait franc, vous souffrez d'une paresse extrême.

Le malade. — Oh! merci, et maintenant, donnez-moi le terme scientifique pour que je le dise à ma femme.

Histoire de saison

— Que faites-vous là? demande un fou à un jardinier.

— Je soigne les fraises.

— Qu'est-ce que vous mettez sur vos fraises? reprend le fou.

— Du fumier.

Le dément réfléchit, puis remarque:

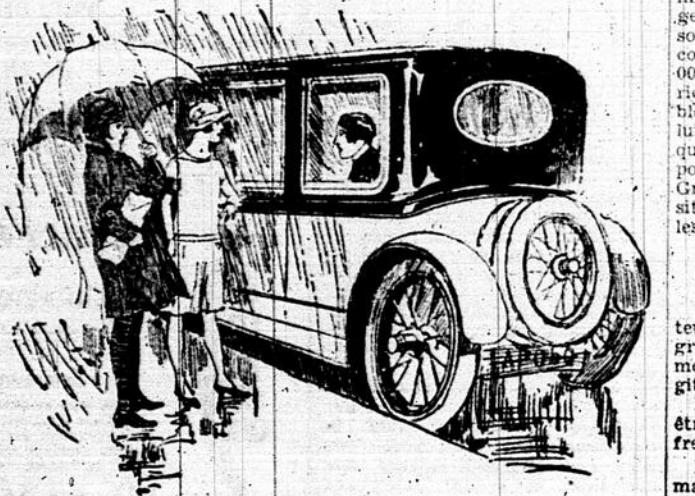
— Moi, je mets du sucre, c'est peut-être, parce que je suis fou?

L'horaire du berger

La maîtresse de maison (sur son ton faussement indulgent, mais qui couve de sourdes menaces).

— Dites-moi, ma fille? Il me semble avoir vu, sur le palier de la cuisine, qu'un homme vous embrassait, hier soir? Était-ce le facteur, ou le livreur de chez l'épicier.

La bonne (flegmatique). — Vous dites: hier soir, madame? Voyons... Attendez... Hier soir? Était-ce avant huit heures ou après huit heures? Je vois tant de monde, vous savez.



L'auto s'arrête

Le remède de l'oncle Jean

Pendant l'absence de ses parents, partis en voyage, Jeannine habite chez sa grand-mère, dans une vieille maison. Le jardin est ombragé et frais, par ces longs jours d'été. Entre sa grand-mère, sa tante et ses oncles, la petite fille est très heureuse. Elle raffole surtout de ses oncles, deux grands jeunes gens qui jouent tout bout de langue avec elle.

Jeannine devrait donc être tout à fait gentille, mais il n'en est rien, car elle a une fâcheuse habitude: elle tire la langue à tout propos.

Depuis un mois seulement qu'elle est en campagne, elle a déjà tiré la langue cinquante fois. Toutes ses petites amies connaissent son méchant petit bout de langue rose. Quant à sa bonne Clémence, c'est aussi la même grimace qui lui est adressée en guise de réponse à ses observations. Personne n'est énarigné et le vieux jardinier a été si stupéfait d'une telle insolence qu'il en est demeuré tout pantouffles s'arrasant copieusement les pieds sans s'en apercevoir.

te? Pas du tout! Les poings sur les hanches, le menton en avant, elle tire la langue à son oncle avec la dernière grossièreté.

Au lieu de s'irriter, le jeune homme prend un air inquiet et s'exclame:

— Ah! ma pauvre petite, que ta langue est vilaine!... Mais, tu es malade, il faut te purger tout de suite.

— Je ne sens rien encore, mais tu vas être certainement très malade si on ne te soigne pas énergiquement.

— Mais, je vous assure, mon oncle, je vais très bien.

— Du tout, du tout! Il est grand temps d'intervenir et je te purgerai moi-même demain matin: une bonne cuillerée d'huile de ricin et il n'y paraîtra plus.

— Oh! pas d'huile de ricin, mon oncle, c'est trop mauvais. Maman me donne toujours du sirop de pommes de reinette, répliqua Jeannine, prête à pleurer.

— Peut-être, en temps ordinaire,

plé de cauchemars: elle a un entonnoir dans la bouche et le diable en personne lui fait absorber des plûtes d'huile de ricin!

Le récit ne met pas fin à ses terreurs! Mém au contraire. Ses oncles sont dans sa chambre: l'un tient la fiole, l'autre la cuiller. C'en est fait, l'heure du supplice a sonné! Les deux bourreaux ont un visage impassible qui laisse peu d'espoir de les fléchir. Sourds à ses supplications, l'oncle Guy la maintient et l'oncle Jean opère.

Sur un ordre sans réplique, elle doit ouvrir toute grande une bouche que l'horrible breuvage emplit et lui faut avaler de force, sans même la consolation d'un bonbon qui ferait passer le mauvais goût.

— Là! dit l'oncle Jean radieux, voilà qui est fait! Et surtout, n'oublie pas de me montrer ta langue toutes les fois que tu te sentiras mal à l'aise. Je pourrai ainsi te soigner à temps.

Sur cette dernière ironie, Jean se retire. Jeannine a si bien compris la leçon, qu'elle est décidée à se corriger de son vilain défaut.

Comment Athénaïs devint impératrice

Il était une fois... pourrais-je commencer cette histoire qui a l'air d'un conte de fées... une petite fille grecque qui s'appelait Athénaïs.

Elle était si belle et si savante que son père, le philosophe Léonce, qui pourtant l'aimait tendrement, pensa que tant de science et de beauté lui suffisaient. Il laissa donc en mourant ses biens à ses deux fils.

Mais Athénaïs, qui avait à peine quatorze ans, était trop jeune pour ouvrir une école et, comme elle n'avait pas de dot, on ne songeait pas à l'épouser.

Ses frères, au lieu de lui venir en aide, la chassèrent de la maison paternelle, prétextant que leur père l'avait avantagée en lui laissant sa science.

Et la pauvre Athénaïs, ne pouvant se faire rendre justice par les magistrats d'Athènes, décida d'aller jusqu'à Constantinople implorer le secours de l'empereur Théodose le Jeune que l'on disait fort bon et charitable.

Mais les courtisans de l'empereur, jaloux de ses faveurs, faisaient bonne garde autour de lui et il était presque impossible de l'approcher.

La sœur de l'empereur, Pulchérie, était fort curieuse de voir la jeune étrangère. Elle la rencontra un jour sur le seuil du temple où elle venait prier. Pulchérie interrogea ce petit philosophe de quatorze ans, qui répondit avec tant de sagacité qu'elle en fut émerveillée.

Elle l'invita à l'accompagner dans le temple et Athénaïs avoua alors qu'elle n'était pas chrétienne.

Elle ne demandait d'ailleurs qu'à le devenir, ayant étudié la religion et étant fort convaincue de ses vérités. Il ne lui manquait qu'une marraine.

La princesse Pulchérie fut cette marraine et put ainsi présenter la nouvelle baptisée à son frère, qui assista au baptême de la jolie convertie.

Eudoxie, c'était le nouveau nom de la petite chrétienne, exposa ses plaintes à Théodose quand il la reçut, quelques jours plus tard.

Après l'avoir laissée parler, il lui dit:

— La fortune de votre père, si considérable qu'elle soit, ne saurait, Eudoxie, être comparée à celle que je vous offre.

— Renoncez à cette famille qui vous a reniée si méchamment, vous n'êtes plus Athénaïs, fille de Léonce, mais Eudoxie, impératrice d'Orient.

Le jour de son mariage avec le bon empereur Théodose, elle reçut ses méchants frères qui étaient fort inquiets, se croyant condamnés, et leur fit grâce en leur disant, car ils étaient à genoux devant elle:

— Relevez-vous et embrassez votre sœur!



— Ah! ma pauvre petite, ta langue est vilaine!

— Si c'est possible! Une petite demoiselle comme vous, disait-il, c'est pas des façons, tout de même!

La chaisière du parc a subi le même outrage et a voulu la faire emmener par le garde. Mais l'impertinente s'est cachée et ce nouveau jeu de cache-cache "pour de vrai" l'a beaucoup amusée.

En apprenant la chose, la tante Mireille, très émue d'un tel affront, a menacé Jeannine de lui couper la langue; elle a même brandi une grande paire de ciseaux; mais la petite fille est bien trop fine pour prendre au sérieux un pareil supplice: elle a ri aux éclats. Comme son père est absent, elle se croit tout permis. N'est-elle pas sûre de l'impunité? Elle connaît l'indulgence de sa grand-mère, les vaines menaces de sa tante ne l'impressionnent pas et elle ne craint guère plus ses deux oncles qui sont pourtant deux soldes gaillards.

Par des câlineries, de gentilles attentions, elle a su se concilier les bonnes grâces de ces géants débonnaires. Et puis, avec eux, elle n'a pas encore eu, jusqu'à présent, l'occasion de se livrer à son sport favori. Aussi, l'oncle Jean ne manque-t-il pas de dire:

— Je ne sais pas comment vous vous y prenez, mais avec moi elle n'est jamais impertinente. Il est vrai qu'elle sait bien à qui elle s'affaire... Je suis bien tranquille, elle ne me manquera jamais de respect.

Fort de cette assurance, il laisse les autres se débrouiller comme ils peuvent avec son aimable aïeule.

Un jour pourtant, Jeannine a dépassé les bornes. N'a-t-elle pas inventé de faire de la salade avec des feuilles de géranium et des cornichons avec les pousses d'une plante exotique à laquelle sa grand-mère tient beaucoup! Cette fois, c'est l'oncle Jean qui l'a surprise; il lui adresse une réprimande sévère et bien méritée.

Croyez-vous Jeannine repentant-

mais avec une langue en cet état, ce ne serait pas assez efficace... Alors, c'est entendu, n'est-ce pas? Je vais aller chez le pharmacien pour acheter la dose convenable à une enfant de sept ans. Tu as joliment bien fait de me montrer ta langue, il était temps! Quelle bonne inspiration! Je ne saurais trop t'en féliciter.

— J'la prendrai pas! J'la prendrai pas, votre sale purge! crie Jeannine en trépignant.

— Mais si, mais si, tu la prendras, ma purgation, de bon gré, je l'espère, ou de force si tu m'y obliges. D'ailleurs, ton oncle Guy sera là pour me prêter main-forte, au besoin.

Très calme, l'oncle Jean s'est éloigné, laissant Jeannine en tête à tête avec son huile de ricin en perspective.

Maintenant, la mauvaise plaisanterie a perdu tout attrait pour Jeannine. Elle erre dans le jardin, livrée aux plus atroces appréhensions. Vainement cherche-t-elle des intercesseurs, mais elle a lessé la patience de sa grand-mère elle-même qui se refuse. Ne lui a-t-elle pas saigné une plate-bande et sa jolie plante dont elle était si fière? Après tout, songe la vieille dame, cette médecine épargnera peut-être à sa petite-fille une de ces indigestions qui sont le tribut périodique de sa gourmandise. Elle laissera donc Jean agir à sa guise.

La journée s'achève tristement. Avant de se coucher, Jeannine tente de se réconcilier avec son oncle. Il veut bien l'embrasser, mais déclare:

— Nous sommes amis maintenant, c'est très bien, mais il faut tout de même que je te guérisse.

— Dans quoi que vous me la donnez, mon huile de ricin? demande-t-elle d'une voix lamentable.

— Mais, dans rien du tout. Il faut que ça fasse de l'effet, tu comprends.

Le désespoir de Jeannine est sans limites et ses sanglots déchirants. Toute la nuit, son sommeil est peu-

Nouveau concours!

NOS LECTEURS ET LECTRICES DE

La semaine des jeunes

Apprendront avec plaisir que L'Illustration prépare un nouveau concours à leur intention.

Voyez les conditions samedi prochain!

La cure de Tireli

"Il faudrait, à cette petite fille, de l'air, du soleil, des distractions, de la gaité," avait dit le docteur.

De l'air et du soleil, lorsqu'on habite un obscur rez-de-chaussée sur rue et qu'étendu dans une gouttière de plâtre, on est dans l'impossibilité de se promener. Des distractions! lorsqu'on vient de s'installer à Montréal où l'on n'a pas de parents, où l'on doit rire, chanter, courir en toute liberté, non est, pour d'interminables mois, clouée sur une chaise longue, dans une pièce exigüe et triste que le soleil ne visite que deux ou trois heures par jour.

Ah! vraiment, il est des prescriptions bien difficiles à suivre. Que ne donneraient cependant M. et Mme Duversoy pour égayer leur petite malade, lui rendre moins vides ces longues heures de réclusion, moins complet son isolement. Mais à Montréal on ne lie pas facilement connaissance, et pour peu que l'on reste calfeutré chez soi,

Dieu, nous autres oiseaux, pour égayer la nature, par notre vol et nos chansons! Or, quoi de plus élancoque que cette chambre exigüe! Quoi de plus pitoyable que cet enfant immobile! Allons, Tireli, mon ami, fais ton devoir de brave homme oiseau et puisque cette gentille enfant veut te donner la liberté, donne-lui, toi, un peu de joie!

Elle battit des mains, et, pour la première fois depuis longtemps, un rire joyeux éclata sur ses lèvres.

— Quel amour d'oiseau! Il ne veut pas me quitter!

Mais si Tireli était un oiseau de cœur, c'était aussi un oiseau d'esprit; il pensa qu'une petite bête de son espèce, c'était bien peu pour combler les longues journées vides et monotones de sa gentille maîtresse, et, comme il ne doutait de rien, il se promit de lui faire des amis.

Alors que la petite malade suivait avec indifférence les entants



"... reprends aussi ta liberté."

personne ne vient vous y chercher. Aussi, le seul compagnon animé que M. Duversoy trouva pour sa fille fut un oiseau gris, fort ordinaire de plumage, mais si déluré et qui traillait si allégrement qu'il avait tenté l'acheteur. M. Duversoy le rapporta un beau jour, comme il rentrait déjeuner; il posa la petite cage tout près de la chaise longue, et Guite eut un joli sourire pour remercier son cher papa.

— Tu verras, il chante à merveille, ma chérie.

Comme s'il eût été sensible au compliment, l'oiseau ouvrit ses ailes gonfla sa gorge et se mit à siffler: tre, tri, tri, trilli, li.

— Comment vas-tu l'appeler, ma Guite, ton oiseau?

— Je ne sais pas, papa chéri, donne-moi une idée.

— Eh bien, moi, je l'appellerais Tireli; écoute, il a l'air de chanter lui-même son nom.

Guite, pensive, regardait les gens circuler dans la rue; il passait beaucoup d'enfants se rendant au jardin public qui était proche; certains portaient des cerceaux, d'autres, des cordes à sauter, ils avaient l'air rieur et les joues roses. Brusquement, Guite se décide elle ouvre la porte de la cage:

— Va-t'en, dit-elle, sauve-toi; prends Tireli, moi aussi, je suis un oiseau en cage et j'en souffre trop pour t'imposer un sort si cruel; reprends ta liberté, envoie-toi et rejoins tes frères les pierrots.

La porte était ouverte; mais l'oiseau semblait ne pas vouloir en profiter; c'est que Tireli était un oiseau de cœur, il se disait: "Voilà une petite fille triste et malade, n'avons-nous pas été créés par

qui passaient devant sa fenêtre, l'oiseau lui, se mit à les considérer de son œil rond et vif et lorsqu'il apercevait une petite fille à l'air éveillé, au regard clair, il se démenait, s'agitait, chantait, faisait un tel manège, qu'immanquablement, la fillette levait la tête et s'arrêtait.

— Oh! l'amusant petit oiseau!

Et après avoir admiré l'oiseau, on avait toujours un sourire pour le petit visage pâle que l'on voyait derrière la cage.

A l'automne suivant, lorsqu'un groupe animé s'installait autour de la chaise longue pour une partie d'été ou de loto, qui était fier et content? Tireli, il s'accroissait sur son perchoir, et les yeux picolos, écoutait fuser le rire clair de sa petite maîtresse.

Qui eût reconnu en effet, la Guite languissante de jadis dans l'enfant joyeuse qui s'amusait si bien! Guite alla mieux, Guite commença à marcher.

Enfin, quand le printemps revint, ce fut au jardin public que Guite, complètement rétablie, alla retrouver ses amies. Le jour où définitivement elle abandonna sa canne, elle enleva la porte de la cage:

— Mon Tireli, dit-elle, la cage s'est ouverte pour moi, reprends aussi ta liberté. Souviens-toi seulement que tu trouveras toujours ici un abri contre les frimas et une mangeoire pleine.

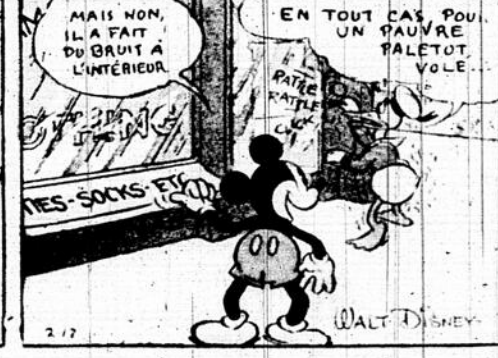
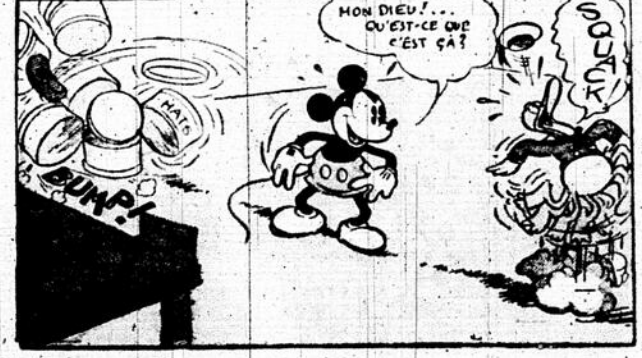
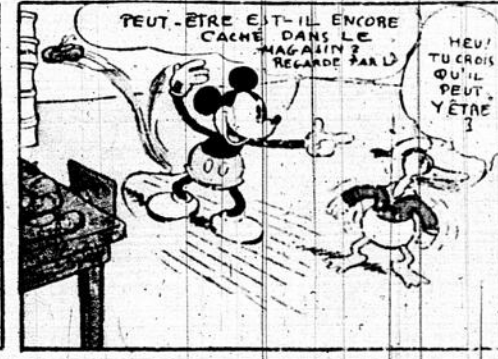
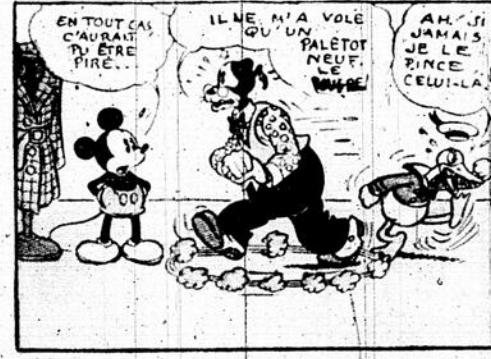
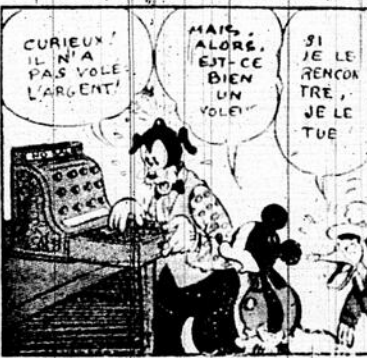
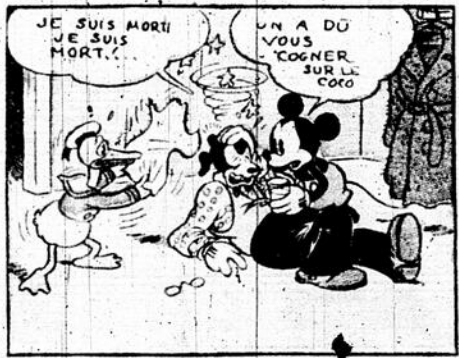
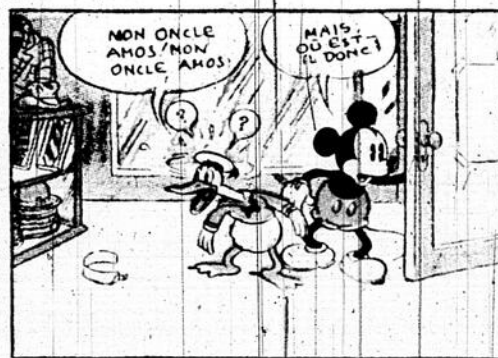
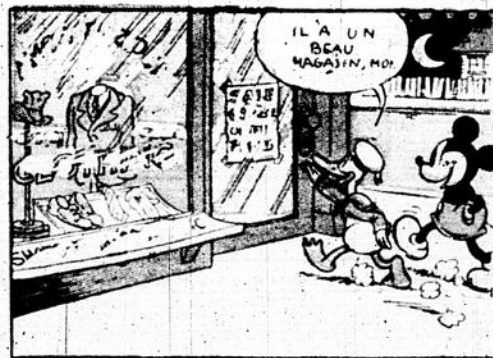
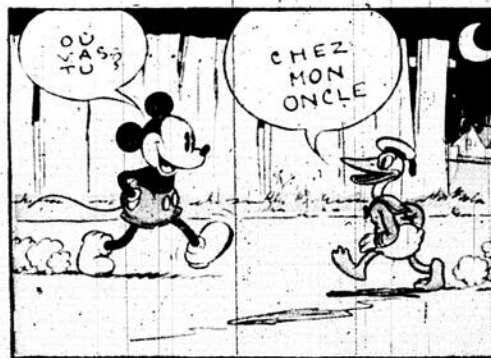
Tireli becqueta les doigts de la fillette en guise d'adieu, puis jugeant sa tâche accomplie, il filia par la fenêtre et, chantant à plein gosier, il monta vers le ciel éblouissant.

Fables Comiques
par WALT DISNEY



INSTRUCTIONS. — Collez la roue sur un carton, découpez-la, piquez la au centre de la gomme à effacer d'un crayon ordinaire par une épingle, placez-vous devant un miroir et faites tourner la roue. Fermez un oeil et surveillez les images sur la glace.

LA SOURIS MICKEY



WALT DISNEY

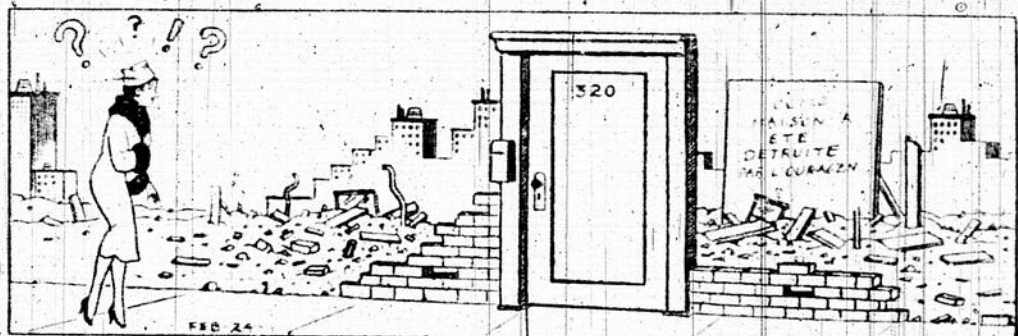
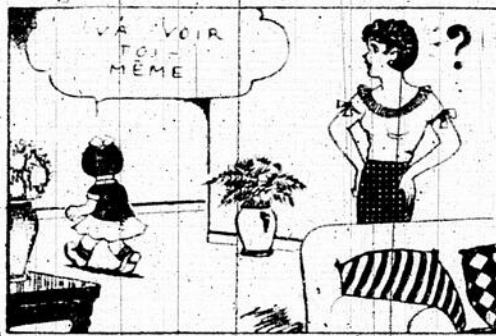
Les GAMBERRIES DE MARIETTE



Affaires de Famille



La Belle Annette



ESPRIT DE NICODÈME



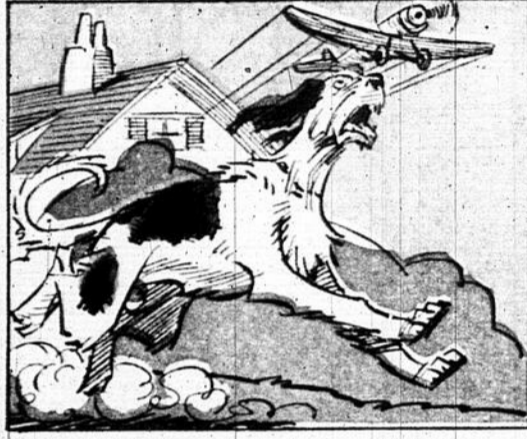
L'ILLUSTRATION, SAMEDI, 2 MARS 1935

NAPOLÉON

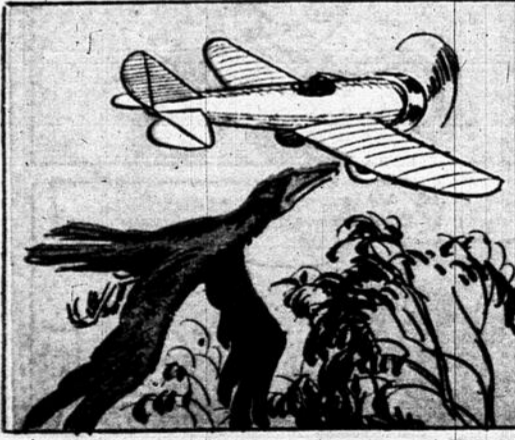
Par Clifford Mc Bride



TU VAS VOIR ÇA, NAPOLEON, S'IL PEUT VOLER HAUT, MON AVION !



IMBÉCILE / IDIOT / POURQUOI L'AS-TU ARRÊTÉ ? FILE À LA MAISON !



TANT PIS POUR TOI, JE GARDE TON AVION, MAINTENANT...

